

# NICOLAS POUSSIN.

## I

Le Poussin!... A ce nom si grand et si pur, l'âme s'émeut et le souvenir se reporte sur tant de chefs-d'œuvre que le Louvre possède au nombre de ses plus inestimables richesses; et non-seulement on honore le noble génie qui, du sein même de la terre étrangère, illustra sa patrie, — mais encore, on vénère cet esprit si délicat qui se maintint constamment dans une sphère élevée et ne chercha ses inspirations qu'aux meilleures sources.

Deux cents ans ont passé sur cette gloire, sans l'altérer; les hommages universels n'ont cessé de lui être rendus. Tous les écrivains qui ont consacré leurs méditations à l'histoire des arts, ont été unanimes à payer un juste tribut d'éloge au Raphaël français, et on aime à retrouver cette même expression de respect chez Félibien, Bellori, Torrigio, Passeri, Dargenville, Maria Graham, Reynolds, et de nos jours, Eugène Delacroix. Dans ses *Observations sur quelques peintres*, Taillasson a placé ces lignes dont nous aimons à faire l'introduction de notre travail : « Les amateurs » des arts ne peuvent entendre prononcer » le nom du Poussin sans éprouver un sentiment de vénération... Le Poussin est le » plus sage des peintres, et, sans contredit, » un des plus savants : ses tableaux sont » remplis de pensées; et plus on a de dignité » et d'élévation dans l'âme, mieux on sent » ses idées, et plus elles en font naître de » nouvelles... Ses tableaux excitent à la » vertu, soit par le choix des sujets, soit » par la manière dont il les a rendus. Corneille et le Poussin ont tant de rapports » entre eux, par la beauté mâle de leur » génie, qu'ils semblaient devoir naître » dans la même contrée. Honneur à l'heureuse province qui vit s'élever de son sein » et l'un de nos plus célèbres poètes et le » plus grand de nos peintres! »

## II

Vers l'année 1616, un vieux gentilhomme était assis dans la modeste salle revêtue de boiseries où il recevait ses amis, ses anciens compagnons d'armes. Les fatigues de la guerre l'avaient brisé sans l'enrichir; mais quelque rude qu'eût été sa vie, il n'en avait pas moins conservé une sérénité parfaite. En face de lui, sa femme, Marie de Laisement, filait avec activité, comme les bonnes ménagères du dix-septième siècle. Le silence n'était interrompu que par les exclamations de douleur que la goutte arrachait à Jean Poussin; celui-ci, pour se distraire et oublier un peu son ennemie, se jetait dans les souvenirs de sa carrière agitée.

« Ah! ma chère Marie, disait-il, on ne s'enrichit pas sous le harnais. J'ai pourtant tenu la campagne pour leurs Majestés Charles IX, Henri III et Henri IV... Me voilà bien avancé! sauf notre maisonnette des Andelys, que tu tiens de ton père, simple procureur, que possédons-nous?

— Nous possédons un trésor, répondit simplement la dame.

— J'entends : notre fils Nicolas. Ah! c'est un excellent sujet, il faut en convenir : appliqué, intelligent, doux et honnête. Mais je regrette qu'il ne se soit pas senti d'attrait pour les lettres latines que je lui aurais enseignées moi-même, et qu'il n'ait de plaisir qu'à tenir un pinceau.

— Que voulez-vous? c'est sa passion, et en voulant être peintre il ne fait de mal à personne.

— A personne... excepté à lui-même.

— Expliquez-vous, Jean; vous m'effrayez. »

Le vieux gentilhomme, de son côté, tourna gravement les yeux vers sa rapière et son baudrier qui étaient accrochés à une panoplie.

« Sans doute, reprit-il, le métier des armes n'enrichit pas, mais il a ses hasards, ses chances favorables; avec de la noblesse, du courage et de la force, il



peut conduire aux grades; tandis que l'art de peindre est, à tout prendre, un triste métier. Rarement il est accordé d'y briller; et quand les plus célèbres y ont languï, que doit-il advenir à celui qui est inconnu et qui n'a pas même de talent?...

En ce moment, un troisième interlocuteur vint se mêler à la conversation et en changer le cours. Il portait sur son visage animé un air de gaieté et d'assurance.

« Ah! ah! dit-il en entrant familièrement comme un habitué de la maison, voilà messire Jean Poussin qui en est encore aux prédictions sinistres.

— C'est vous, mon cher Quentin Varin! Vous arrivez à propos pour entendre ce que je pense de la peinture et des peintres.

— J'ai fort bien entendu; et je ne suis pas fâché de pouvoir combattre un peu ce que je me permettrai d'appeler vos préjugés. Avouez-le, vous croyez qu'un gentilhomme déroge en exerçant l'art sublime des Titien et des Léonard de Vinci.

— Oui, j'ai eu longtemps cette idée; mais, à la voix de Marie, je l'ai abandonnée. Une seule crainte me domine à présent: celle de voir mon fils malheureux.

— Lui! rassurez-vous. Dieu merci, mon élève ne manquera pas ici d'occasions de travail; je lui ai enseigné à peindre à la détrempe; il y excelle. Et comme la cathédrale et les couvents de ce pays me demandent sans cesse des tableaux, Nicolas pourra m'y aider activement.

— Allons, vous me rendez quelque confiance, dit le vieux guerrier. Voyons, maître Quentin, prêtez-moi l'appui de votre bras pour que je fasse un tour de jardin; en causant, vous me développerez vos plans d'avenir pour mon fils. »

A peine le peintre et le gentilhomme étaient-ils sortis, que la bonne Marie se rendit à l'extrémité de la maison, jusqu'à une petite chambre où elle était certaine de trouver son fils. Elle croyait le surprendre au milieu de son labeur assidu: mais contre son attente et contre l'habitude, elle le surprit dans l'inaction, rêveur et le visage appuyé sur une de ses mains.

En entendant sa mère, il releva le front et parut honteux d'avoir été aperçu dans cet état de prostration. Mais Marie, avec

l'intelligence du cœur, devina une peine, un chagrin caché, et sollicita l'aveu de ce secret.

« Qu'as-tu donc, mon enfant? s'écria-t-elle. Ne crains rien, fais-moi ta confidence. Ce n'est pas en moi, qui ai toujours défendu ton goût, que tu rencontreras le blâme et la sévérité. Te faut-il quelque chose? as-tu besoin de pinceaux, de couleurs? Nous sommes pauvres, mais pour toi nous savons bien nous imposer quelques privations.

— Non, ma bonne mère, répondit tendrement Nicolas en fixant sur Marie ses beaux yeux pleins de feu et de tendresse, je n'ai aucun besoin matériel. L'aveu que vous me demandez me coûte beaucoup; car je sais d'avance qu'il vous affligera. Cependant, si j'hésitais à le faire, je manquerais au devoir de la franchise.

— Eh bien?

— Eh bien, j'en suis arrivé à un temps d'arrêt, pernicieux pour mon avenir; l'excellent Quentin Varin, envers qui j'ai une reconnaissance éternelle, ne peut plus rien m'enseigner; je ne trouve plus dans ses conseils un aliment suffisant à mon ardeur pour l'étude; j'étouffe dans notre petite ville des Andelys, où me manquent les éléments d'instruction et des modèles variés. C'est Paris, Paris seulement qui me donnera tout cela!

— O ciel! qu'as-tu dit!... Comment! tu nous quitterais! tu nous causerais cette cruelle douleur!

— De grâce, ma bonne mère, ne parlez pas ainsi, vous m'ôteriez toute ma force. Ne croyez pas qu'il y ait chez moi un désir insensé de changement, que j'aspire à m'éloigner uniquement pour voir du pays. Ce serait l'acte d'un mauvais fils; et jamais Nicolas Poussin ne sera un fils ingrat. Dans le plan que j'ai formé, il n'y a que le juste désir de l'étude et des progrès.

— Je te comprends, mon fils, objecta Marie. Cependant, écoute-moi: maître Quentin a du mérite; il a brillé tour à tour à Amiens et aux Andelys...

Le jeune homme sourit avec finesse et douceur.

« Pardon, dit-il; mais à Rome et à Florence, il faut bien d'autres titres. Oh!



excusez-moi, je vous cause du chagrin... Mais tenez, voici qui justifiera mes paroles. »

Nicolas tira soigneusement d'un carton quelques estampes d'après Raphaël et Jules Romain, et il les étala sur une table.

Marie de Laisement, quoiqu'elle fût étrangère aux arts, ne put maîtriser un mouvement d'admiration : jamais elle n'avait rien vu d'aussi beau.

« Voilà les maîtres ! s'écria le jeune homme, dont le visage s'était illuminé d'enthousiasme ; voilà les chefs-d'œuvre !... O cachet du génie ! ô sublime hauteur où il peut être donné à quelques-uns d'atteindre !... vous comprenez maintenant, ma mère, que je n'arriverai jamais au but si je ne puis un jour observer de près des modèles de ce genre. »

La pauvre femme pencha la tête et tomba dans de pénibles réflexions. Mille terreurs assiégeaient son esprit.

« En admettant, dit-elle enfin, que ton père, sur nos instances, veuille bien consentir à ton départ, songe combien de périls te menacent dans cette existence d'isolement. Qui te protégera ? Nous n'avons pas d'amis si loin. Aux jours d'affliction, qui te consolera ?

— Votre souvenir.

— Qui te soutiendra dans ton travail ?

— L'amour de la gloire. »

Les objections de Marie faiblissaient : le jeune artiste devint pressant, persuasif, éloquent. Il n'invoquait que son besoin de bons maîtres, d'utile direction ; il comptait courageusement d'avance les privations, les souffrances, la lutte.

Il acceptait ce qui, en effet, devait remplir sa vie !

La résistance du père fut longue : mais Marie, malgré sa douleur, plaidait la cause du pèlerin de la peinture ; et sa voix finit par être entendue.

### III

Le voilà enfin à Paris, dans cette ville où il espérait rencontrer cet idéal et cette perfection, but et effort de toute sa vie. Mais l'art à peine importé d'Italie, y avait déjà

dégénéré : ni Jean Cousin ni Fréminet n'avaient formé d'élèves dignes d'eux.

Un peintre de portraits, Ferdinand Elle, de Malines, puis Lallemand, artiste lorrain, reçurent successivement Poussin dans leur atelier, sans que le jeune homme pût trouver dans leurs conseils une révélation de ce grand sentiment de l'art dont il portait l'instinct en lui.

Il arriva qu'un jour certain gentilhomme de Poitou vit travailler notre artiste : aussitôt il se lia avec lui, et voulut absolument l'emmener dans sa province, en lui promettant monts et merveilles.

« Je vous amène, dit le gentilhomme à sa mère, un artiste plein de mérite. »

La bonne dame, traduisant le mot d'*artiste* par celui de domestique, n'eut rien de plus pressé que de confier à Poussin les soins économiques de la maison. Aussi le séjour de Nicolas en ce château ne se prolongea-t-il point. Il revint à pied, s'arrêtant dans les villages pour faire les enseignes de cabaret, par lesquelles il payait son gîte. Enfin, dénué de ressources, malade, presque découragé, il regagna Paris. La première personne qu'il y retrouva fut Philippe de Champagne, jeune aussi et déjà initié aux traditions de la peinture flamande. Ils s'étaient connus et appréciés mutuellement par la double sympathie du talent et du caractère.

« C'est toi enfin ! s'écria Philippe. Je savais bien que tu nous reviendrais.

— Hélas ! dit Poussin, Paris n'est pas la terre promise : on n'y rencontre pas de protecteurs ; les grands seigneurs, absorbés dans des querelles de cour, ont abandonné les glorieuses traditions de François I<sup>er</sup>. C'est à Rome que je veux me rendre, à Rome, cette terre classique de l'inspiration. Mais d'abord, j'ai besoin de me retremper dans la maison paternelle. Il me faut revoir mes chers parents, fût-ce pour la dernière fois. Ainsi, Philippe, adieu encore, ne m'oublie pas. »

Peu de jours après, on eût pu entendre Marie de Laisement s'écrier avec joie : « Te voilà donc, mon pauvre fils ; tu n'as pas fait fortune.

— C'est que la fortune ne m'attendait pas à Paris, tandis que Rome me la promet.



— Hélas ! se dit la mère, c'est une illusion de plus. »

Mais Quentin Varin était accouru ; il avait contemplé les esquisses de son ancien élève, et applaudissant avec générosité, il loua le jeune homme de ses progrès et de sa persévérance.

Un an de séjour aux Andelys permit à Poussin de se remettre de ses premières épreuves et d'amasser un petit pécule, en multipliant des ouvrages faits à vil prix.

#### IV.

Le voyage à Rome, tant rêvé, est enfin commencé : l'artiste est arrivé à Florence ; mais là, le terrain était occupé par des hommes en renom, et qui, suffisant à tous les travaux, en recueillaient tous les avantages.

Il fallut revenir à Paris, et encore une fois, Philippe de Champagne accourt à sa rencontre.

« Décidément, mon cher Poussin, je crois que tu n'es pas né pour vivre à Rome, et que, semblable à Moïse, tu ne verras la terre promise qu'en rêve ; mais rassure-toi : j'ai reçu une bonne commande, la décoration de plusieurs appartements au Luxembourg, sous la direction de maître Duchesne. Aujourd'hui je te présenterai à lui, et demain tu travailleras avec moi. »

Docile à la voix de son ami, Poussin entreprit cette tâche ; mais Duchesne avait toute la jalousie de la médiocrité, et, au bout de quelque temps, il força ses deux émules d'abandonner la partie.

De nouveau, Poussin entreprit le voyage de Rome. Cette fois, il ne dépassa point Lyon, où il tomba malade. Il dut renoncer à ce voyage commencé avec tant de joie, d'ardeur et d'enivrantes espérances. Il fallait dire adieu à cette gloire tant rêvée, à tous ces projets, à toutes ces aspirations de la jeunesse et du talent.

Il rentra ainsi à Paris, pauvre, rebuté, méconnu, sans ressources, sans courage.

Cependant une circonstance imprévue, inaccoutumée en ce temps : un concours va révéler Poussin à la France !

En 1623, les jésuites voulurent célébrer avec pompe la canonisation de saint Ignace de Loyola et de saint François-Xavier, leurs patrons, et consacrer dans une suite de tableaux, les principaux événements de la vie de ces deux saints. La lice était ouverte ; Poussin s'y présenta. En six jours, il produisit six tableaux, grâce à l'habitude qu'il avait acquise de peindre à la détrempe.

Il n'y eut qu'un cri d'admiration : un grand artiste venait de surgir !

Dès ce moment, Poussin se vit recherché par les amateurs et entre autres par le cavalier Marini, célèbre poète napolitain, que Marie de Médicis avait attiré en France. Non-seulement Marini, qui jouissait de la faveur des principaux personnages de la cour, les fit connaître à Poussin, mais encore il voulut l'établir dans sa propre maison ; là, durant des heures entières, il se tenait assis auprès du chevalet de son nouvel ami, le regardant peindre et l'initiant en même temps aux beautés de la littérature ancienne, et aux inspirations des grands poètes de l'Italie.

Or, un jour le cavalier Marini éprouva le mal du pays. Précisément, le cardinal Maffeo Barberini, dont il avait été l'ami, venait d'être élevé à la papauté sous le nom d'Urbain VIII. Marini espéra trouver en lui un protecteur pour Poussin, et en même temps lui assurer un brillant avenir. Il pressa donc celui-ci de l'accompagner à Rome ; Poussin, qui cependant avait alors à Paris une existence facile et des travaux nombreux, écouta la voix du poète, ou plutôt il écouta son ancien désir.

Ce fut au printemps de 1624 qu'il arriva à Rome : il avait trente ans.

#### V.

Chaque jour, dans les *villas*, dans les places, dans les églises de Rome, on voyait un homme au costume modeste, mais à la physionomie noble et inspirée, étudiant les monuments antiques, les chefs-d'œuvre modernes, observant les effets de lumière et tous les phénomènes de la nature. Il avait pour compagnons habituels de ses excursions laborieuses François Duquesnoi et



l'Algarde, tous deux sculpteurs, tous deux aussi pauvres que lui.

Est-il besoin de nommer Poussin ? Marini l'avait présenté au cardinal Barberini, neveu du pape Urbain VIII, en lui disant : *Vedrete un giovane chi ha una furia di diavolo* ; mais le résultat des recommandations de Marini avait été nul, à cause du départ précipité du prélat pour ses légations de France et d'Espagne ; et Poussin avait dû vendre pour 14 écus deux grands tableaux de bataille, pour 2 écus une figure de prophète, et enfin pour 60 écus cet admirable tableau de la *Peste des Philistins*, que, peu de temps après, le cardinal de Richelieu s'estima heureux d'avoir pour 4,000 écus.

C'est qu'alors l'école du Guide, plus gracieuse que sévère, régnait souverainement, et que les adeptes de ce maître dominaient par leurs clameurs toute autre influence. Est-ce la nature douce et paisible de Poussin qui eût pu essayer une lutte contre cette turbulence, dont l'audace allait jusqu'à discréditer et même nier le génie du vieux Dominiquin ?

Poussin entreprit alors la tâche la plus courageuse comme la plus touchante : celle de venger l'auteur de la *Communion de saint Jérôme*.

En ce moment, public et artistes se pressaient dans l'église de Saint-Grégoire, où le Guide et le Dominiquin avaient exécuté concurremment deux sujets du *Martyre de saint André* ; ces deux tableaux, placés l'un en face de l'autre, représentaient : celui du Dominiquin, la *Flagellation du saint avant le supplice* ; celui du Guide, le *Saint conduit au martyre*. C'est ce dernier seul qu'on vantait, c'est de ce dernier qu'on multipliait les copies.

Poussin arrive à son tour. Sans s'occuper des regards d'envie qui se fixent sur lui, sans paraître entendre les railleries dont on le harcelle, il s'installe devant le tableau de la *Flagellation*, et en entreprend la copie avec une application extraordinaire. Chaque jour, il était à l'œuvre le premier et il y restait le dernier.

Un matin, l'église étant déserte encore, Poussin, qui peignait déjà, entendit un bruit de pas. Il se retourna et aperçut un vieillard qui venait droit à lui. Ce vieillard était pâle,

et paraissait aussi affaîssi sous le poids des chagrins que sous celui de l'âge. Pénétré de respect, Poussin n'osait lui adresser la parole : tour à tour le vieillard contemplait le tableau original et la copie de cette toile si belle, dédaignée par la foule, jusqu'à ce qu'enfin des larmes abondantes remplirent ses yeux. Alors il s'avança vers Poussin et lui tendit les bras.

Lorsque l'émotion lui permit de prendre la parole, le vieillard donna l'explication de cette scène en se nommant.

« Honneur à toi, dit-il, ô mon fils, à toi qui t'es écarté du sentier où se précipite le vulgaire, à toi qui as courageusement méprisé les cris de la cabale ; honneur à toi, qui n'as pas craint d'être avec celui qui est tout seul !

— O ciel ! seriez-vous....

— Je suis Zampieri, dit le Dominiquin. »

Poussin voulut se prosterner devant le maître méconnu. Mais celui-ci le retint et l'embrassa de nouveau, en disant :

« Si je me félicite de ta louable entreprise, c'est moins pour moi qui ai appris à me passer de la faveur des hommes, que pour toi : car cette action, en dénotant la force et l'élévation de ton caractère, est à mes yeux un indice de ton avenir. Il est beau dans la jeunesse de savoir s'isoler de la brigade, de fuir une vogue passagère, et de dédaigner des succès trop faciles. On me croyait mort, toi-même tu le pensais aussi ; et cependant tu m'as aimé, bien que persécuté et avili. Le ciel te tiendra compte de cette action. En attendant, dis-moi, es-tu encouragé à Rome ?

— J'y suis repoussé.

— Et cependant, n'est-ce pas toi qui t'appelles Nicolas Poussin ?

— Quoi ! vous me connaissiez, maître ?

— Maître ! répéta le Dominiquin en souriant ; tu en seras un à ton tour. Oui, je te connaissais ; car j'ai vu chez le marchand qui l'a acquis à vil prix, ton tableau de la *Peste des Philistins*. Oui, je te connaissais ; car c'est toi qui, invité par des moines ignorants à gratter et repeindre ma *Communion de saint Jérôme*, as sauvé mon œuvre chérie et l'as fait replacer avec honneur au lieu d'où on l'avait retirée pour la reléguer dans un grenier ! Ne t'étonne donc point si je



me considère désormais comme ton père. Mon atelier existe encore, en dépit des envieux. Ce sera ton refuge, tu en seras toujours l'hôte bien-aimé. »

De ce jour, en effet, Poussin travailla chez Zampieri.

Mais il s'était fait autant d'ennemis qu'il y avait de peintres à Rome; et ceux-ci, faute d'avoir le courage de l'attaquer, payèrent des assassins.

Un soir, en effet, au détour d'une rue sombre de Monte-Cavallo, on entendit ce cri sinistre : Voilà notre homme ! A mort, à mort l'étranger ! Et à ces mots avait succédé un cliquetis d'épées et un trépigement de pieds. Poussin, car c'était bien lui, Poussin était brave et soutenait vaillamment la lutte, en se servant avec habileté de son carton à dessin, comme d'un bouclier. Il avait déjà reçu une blessure à la main et son attitude imposait toujours aux assaillants, lorsque, prenant lui-même l'offensive, il fond sur eux et s'ouvre un passage. Enfin il arrive chez lui, et c'est pour tomber malade, par suite de tant d'émotions, de fatigues, de travaux et de misères.

Un ange veillait à son chevet.

« Où suis-je ? demanda Poussin en reprenant connaissance.

— Chez des amis, répondit une voix douce et qui semblait venir du ciel ; chez des compatriotes. Ne vous occupez de rien, tranquillisez-vous et guérissez promptement, pour reprendre le noble exercice de votre art.

— Je veux connaître le nom de mes bien-faiteurs.

— Mon père s'appelle Jacques Dughet.

— Et vous, mademoiselle ?

— Moi, mon nom est Marie.

— Marie, comme ma mère bien-aimée !

— J'ai un frère qui admire vos œuvres.

Gaspard a essayé plus d'une fois de copier vos paysages. C'est lui qui, avec moi, est chargé de vous donner des soins ; mais en ce moment, il n'ose se montrer.

— Approchez, mon ami, dit affectueusement le peintre. Il est bon de voir ceux qui nous aiment. »

Un jeune homme s'avança timidement, les joues couvertes de rougeur, et effleura

de ses lèvres la main que lui tendait Poussin.

Il s'établit une intimité véritable entre ces trois êtres. Tantôt Marie faisait des lectures au convalescent ; tantôt Gaspard avait avec Poussin des entretiens pleins d'intérêt sur cet art qu'ils chérissaient tous deux également. Enfin, Nicolas avait trouvé une famille ! la reconnaissance l'attacha par des liens indissolubles à ceux qui spontanément l'avaient secouru ; et quoique Jacques Dughet fût de condition assez humble, l'artiste voulut prendre pour femme celle qui lui avait prodigué les soins d'une mère. A défaut d'enfants, il adopta ce Gaspard Dughet qui, sous le nom de Guaspire Poussin, s'est immortalisé dans le paysage, à côté de son glorieux homonyme.

Désormais notre artiste pouvait goûter le repos dans une petite maison qu'il avait acquise avec la dot de sa femme sur le mont Pincio, dans une des plus belles et des plus poétiques positions de Rome, à côté de la demeure de Salvator Rosa et en face de celle de Claude Lorrain.

## VI.

En même temps que Poussin rencontrait des affections vraies, la fortune semblait vouloir cesser de le persécuter. Le cardinal Barberini revint à Rome, et, se déclarant son protecteur, le chargea d'ouvrages importants. La puissante famille *del Pozzo* prit également le grand artiste sous son patronage. La première partie des *sept Sacrements* fut faite pour le commandeur del Pozzo, la seconde pour M. de Chantelou, maître d'hôtel de Louis XIII ; — le *Camille renvoyant les enfants des Falisques*, pour M. de la Vrillière, secrétaire d'État ; un *Triomphe de Neptune*, pour le cardinal de Richelieu.

Le ministre souverain conçut alors pour Nicolas Poussin une admiration telle qu'il pressa M. des Noyers, secrétaire d'État, d'engager fortement l'artiste à revenir à Paris et à s'y fixer.

C'était une proposition séduisante ; elle effraya Poussin qui, dans sa retraite, n'avait plus d'autre souci que de multiplier ses chefs-d'œuvre. C'est dans ses *Lettres*,



cet inestimable recueil (1) où l'on peut dire qu'il s'est peint lui-même, qu'on trouve la trace de ses hésitations, de ses frayeurs, de ses scrupules d'honnête homme. Or, voici ce qu'il écrivait à M. de Chantelou, son ami dévoué, le confident de toutes ses pensées :

« Pour la résolution que monseigneur » des Noyers désire savoir de moi, il ne » faut pas s'imaginer que je n'aie été en » grandissime doute de ce que je dois ré- » pondre; car, après avoir demeuré l'es- » pace de quinze ans entiers en ce pays-ci, » assez heureusement, mêmement m'y » étant marié et étant dans l'espérance d'y » mourir, j'avais conclu en moi-même de » suivre le dire italien : *Chi stà bene non si muove*...., je vous supplie donc, s'il se » présente la moindre difficulté en l'accom- » plissement de notre affaire, de la laisser » aller à qui la désire plus que moi.

« ... Depuis que j'ai résolu de partir, » jusqu'à maintenant, j'ai eu l'esprit fort » peu en repos; mais au contraire, quasi » perpétuellement agité, car j'estime d'avoir » fait une grande folie en donnant ma pa- » role et en m'imposant l'obligation, dans » un temps où j'aurais plus besoin de repos » que de nouvelles fatigues, de laisser et » abandonner la paix et la douceur de ma » petite maison pour des choses imaginai- » res qui me succéderont peut-être tout au » rebours. Toutes ces choses m'ont passé » et me passent tous les jours par l'enten- » dement, avec un million d'autres plus » peinantes; et néanmoins je conclurai tou- » jours de la même manière, c'est à savoir » que je partirai, et que j'irai à la première » commodité, en même état que si on vou- » lait me fendre par la moitié et me sépa- » rer en deux. »

Il s'écoula du temps avant son départ. C'est que pour Nicolas Poussin, Rome, où il jouissait d'une gloire désormais incontestée et où il avait ses affections de famille, était maintenant la patrie.

Pendant quelques jours, il s'enferma dans son atelier; puis, y introduisant sa femme, il lui dit avec tendresse :

— Chère Marie, j'ai voulu vous laisser un souvenir. Voyez ce tableau : je l'ai fait pour vous. Il représente *Moïse sauvé des eaux* (1). J'étais semblable à l'enfant qui devait devenir le législateur des Hébreux; comme lui, j'étais ballotté par les flots, sans secours, menacé par mille dangers lorsque, comme autrefois la fille de Pharaon, vous êtes venue vers moi, bonne et charitable, et m'avez secouru !... Je suis lié par un engagement; je me vois forcé de quitter notre modeste maison du mont Pincio. Mais quand je serai loin, quand je serai dans Paris, ce pays sans soleil, pensez à moi et jetez souvent les yeux sur ce tableau qui vous rappellera notre tendre union et mes plus chers souvenirs !..

## VII.

L'arrivée de Poussin à Paris fut un véritable triomphe. A la présentation solennelle, Louis XIII, qui l'accabla de compliments et de caresses, s'écria que : « *Vouët* (2) allait être bien attrapé. » On donna à Poussin, avec le titre de premier peintre du roi, une pension annuelle de mille écus, la direction suprême des travaux du Louvre et des maisons royales, puis des commandes de tableaux pour les chapelles de Fontainebleau et de Saint-Germain, ainsi que de grands cartons destinés à être exécutés en tapisseries, lesquelles devaient orner la chambre du roi. De plus, une belle maison située dans le jardin des Tuileries et meublée avec soin, fut mise à sa disposition. On comprend quel orage de jalousie et de haine s'éleva contre cet homme supérieur, de la part des artistes médiocres qui avaient déjà mis la main aux travaux du Louvre, et qui devaient subir le contrôle de Poussin. Ils s'irritaient surtout de ce qu'il retranchait l'exagération des dorures et des ornements sur lesquels ils avaient espéré faire de gros bénéfices. Ils réussirent à refroidir à son égard le zèle de M. Desnoyers.

(1) Collection de lettres de Nicolas Poussin. 1 vol., 1824. — Firmin Didot.

(1) Voir (dans le numéro) la gravure de ce tableau de Poussin, qui fait aujourd'hui partie du Musée du Louvre.

(2) Célèbre peintre de l'époque.



Tant de dégoûts joints à la vie tumultueuse de Paris, dont il ne pouvait s'accommoder, lui firent prendre la résolution bien arrêtée de retourner à Rome, sous prétexte de mettre ordre à ses affaires domestiques et de ramener sa femme.

Il sollicita donc, et obtint la permission de s'absenter.

C'était pour ne plus revenir.

De retour à Rome, il se mit avec amour à ses travaux, et conserva tant qu'il vécut, le titre et les honoraires de premier peintre du roi, qui lui furent assurés par la libéralité de Louis XIV. On peut dire qu'il ne cessa point de travailler pour la France, puisqu'il prodigua des conseils à Lesueur, Lebrun et Mignard. Son activité ne s'arrêta pas un instant, même au milieu des souffrances physiques. Quelques amis choisis, tels que Félibien (1) et le chartreux Bonaventure d'Argonne (2) étaient seuls admis dans son intimité, et jouissaient de ses entretiens graves et spirituels.

Un mot le peignit plus que toutes les anecdotes.

— Comment, lui demandait un jour

d'Argonne, êtes-vous arrivé à ce point de perfection ?

— *Je n'ai rien négligé*, répondit Poussin.

Le plus grand de tous les chagrins devait l'accabler vers la fin de 1664 ; il perdit son excellente femme au moment où, ayant quitté le pinceau par suite de l'affaiblissement de ses yeux et de sa main, il avait le plus besoin d'être entouré d'affections. « Sa » mort, écrit-il à M. de Chantelou, me laisse » seul, chargé d'années, paralytique, plein » d'infirmités de toutes sortes, étranger et » sans amis, car en cette ville il ne s'en trouve » point. Voilà l'état auquel je suis réduit : » vous pouvez vous imaginer combien il » est affligeant. On me prêche la patience, » qui est, dit-on, le remède à tous maux ; » je la prends, comme une médecine qui ne » coûte guère (1). »

Un an seulement après cette cruelle séparation, Nicolas Poussin mourait en chrétien, dans sa soixante-douzième année. Rome entière prenait le deuil de ce grand homme, dont on peut à bon droit terminer l'épithaphe par ces mots : « *Il vit et parle dans ses tableaux.* »

ALFRED DES ESSARTS.

(1) Félibien, auteur des *Entretiens sur les vies et sur les ouvrages des plus excellents peintres*.

(2) Bonaventure d'Argonne, auteur des *Mélanges d'histoire et de littérature*.

(1) Lettre du 16 novembre 1664.

## BIBLIOGRAPHIE.

CAHIER D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS. — *Cours d'Études complet et gradué pour les filles* ; par deux anciennes élèves de la maison de la Légion d'honneur, et L. Baude, ancien professeur au collège Stanislas.

Les lectrices du *Journal des Demoiselles* connaissent déjà l'excellent et remarquable travail que nous leur recommandons aujourd'hui. Une de nos collaboratrices, dont le tact et l'expérience font autorité en matière d'éducation, leur en a parlé, et nous aurions désiré que l'analyse de ce livre pût être confiée à celle qui avait si bien su en faire apprécier l'excellence, et vous conseil-

lant, mesdemoiselles, de relire une fois de plus la lettre pleine de cœur et de verve de madame Boisgontier (n° de juillet 1853), nous nous bornerons à vous dire rapidement ce qu'est l'ouvrage dont elle a constaté avec justice l'utilité et le mérite.

Le *Cours d'Études gradué* justifie tout à fait son titre, et c'est là ce qui en fait surtout un livre hors ligne en matière d'éducation. Avec lui, l'instruction d'une jeune fille peut être entreprise, conduite pas à pas durant six ans, suivant une règle ascendante d'études proportionnées aux progrès de l'âge et de l'intelligence ; entre les mains d'une mère ou d'une institutrice zé-



lée, il supplée aux professeurs, il supplée aux bibliothèques, car il rassemble en quelques volumes la substance riche et choisie de ce qui convient à un jeune esprit. D'après la pensée des auteurs, ce cours embrasse six années, divisées en douze semestres représentés chacun par un volume. Chaque année renferme un cours complet et méthodique de connaissances, observation importante, qui met cet ouvrage à la portée de toutes les fortunes, de toutes les positions, de toutes les intelligences. Expliquons-nous. Une institutrice de village, une bonne sœur chargée de l'instruction d'enfants du peuple n'aura besoin que des deux premiers volumes du *Cours d'Études*. Ces volumes en main, elle apprendra à ses élèves les éléments de grammaire, l'histoire sainte et la géographie, la mappemonde, les quatre règles et le système métrique, la chronologie des rois de France, et la division de la France en départements, et soutenue, aidée par une méthode excellente, elle classera dans la tête des enfants confiés à ses soins, les notions les plus indispensables de l'instruction. Cette première année s'adresse donc tout à la fois, aux enfants d'une condition élevée et aux enfants des conditions laborieuses, qui ne suivront jamais d'autres cours que les cours élémentaires. La seconde année embrasse la syntaxe, la suite de l'histoire sainte, le commencement de l'histoire ancienne, les éléments de la cosmographie, la géographie, la mythologie, l'arithmétique (le traité des fractions), et des études préparatoires à l'histoire de France. Pour grand nombre de positions, pour grand nombre d'intelligences, ce faisceau d'études, bien compris, bien mûri, sera suffisant. La troisième année contient une récapitulation des années précédentes, des exercices d'orthographe, histoire ancienne, histoire romaine, histoire de l'Église jusqu'à l'avènement de Constantin, fin de la cosmographie, études générales sur l'histoire de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XVI, règles de trois, d'escompte et de société. Beaucoup d'éducatons seraient jugées complètes après ce troisième cours. Le quatrième embrasse l'histoire de l'empire romain jusqu'à la fin du quatrième siècle, l'histoire du

moyen âge, l'histoire de l'empire d'Orient, l'histoire de l'Église jusqu'au concile de Constance, schisme d'Orient, la géographie de l'Europe moderne, des introductions à l'étude de l'histoire naturelle, et un traité de versification française.

Si l'aptitude de l'enfance permet des études plus approfondies, on suit avec elle la cinquième année, qui comprend l'histoire moderne, l'histoire de l'Église, depuis 1414 jusqu'en 1773, et la géographie de l'Amérique et de l'Océanie; un résumé des découvertes des principaux navigateurs, un tableau des inventions des arts et sciences et les éléments de la zoologie. La sixième année, qui n'a pas encore paru, est destinée, sans doute, à consolider et à coordonner les travaux des années antérieures, et à préparer l'élève, par quelques études religieuses et philosophiques, à la vie réelle qui va s'ouvrir pour elle. Ajoutons maintenant que ces volumes renferment un choix de lectures et d'exercices de mémoire, faisant appendice à la partie historique, et qui font passer sous les yeux de l'élève les meilleurs morceaux des littératures française et étrangère. Ainsi, Bossuet enseigne aux jeunes filles l'histoire du peuple de Dieu, Châteaubriand leur décrit la Voie douloureuse de Jérusalem, Hérodote leur raconte la Vie d'Homère; on emprunte à Tite-Live et à Tacite quelques-unes de leurs plus belles pages sur l'histoire de Rome; Augustin Thierry est mis à contribution pour les origines de la monarchie française, et on demande aux Pères et aux Docteurs, l'histoire des souffrances et du triomphe de l'Église et des Vertus de ses Saints. Les exercices de mémoire renferment les plus belles créations de notre littérature, et rendent familiers à l'enfant et les noms et le génie de Corneille, de Racine, de Boileau, de la Fontaine, de Fénelon, de Bernardin de Saint-Pierre, les noms plus modernes de Casimir Delavigne, de Lamartine, des poètes, des prosateurs chers à l'époque où nous vivons. A la fin de chaque volume un lexique donne l'étymologie des mots techniques et usuels contenus dans les exercices; quelques annexes donnent des idées justes sur l'histoire des arts et des lettres chez les différents peu-



ples qui, tour à tour, ont dominé sur la scène du monde, sur leurs mœurs et leurs habitudes; des faits, des anecdotes gravent ces tableaux plus profondément dans la mémoire; un précis de la langue française en fait connaître les variations et les progrès; un sommaire de la langue héraldique, une histoire de Paris et de ses principaux monuments donnent à ces *cahiers* tout l'altrait d'une lecture aussi variée qu'intéressante. Ajoutons : les définitions sont claires, les opinions religieuses exactes, les recherches historiques solides, les morceaux de littérature choisis avec infiniment de tact et de convenance. C'est donc en toute sûreté de conscience que nous recommandons aux mères de famille cet excellent ouvrage qui pourra les aider à accomplir heureusement la plus noble des tâches : — l'éducation au foyer domestique. Ce n'est point un *traité* d'éducation, diffus et irréalisable, ce n'est point une *méthode* sèche et abstraite que nous leur proposons; c'est un guide et un professeur dont

elles suivront les conseils, dont elles interpréteront la science, pour faire parvenir l'enfant au degré d'instruction nécessaire à sa position, et que son intelligence le rend apte à recevoir. Le plan sage, sobre et gradué de ces *Cours* ne permet pas d'erreur, et quels que soient les dons et l'aptitude que l'enfant ait reçus du ciel, on arrivera à un résultat : — c'est-à-dire à des connaissances nettes, positives, utiles, où rien d'essentiel n'est omis, mais où le luxe scientifique n'apparaît que dans une juste mesure. Le *Cours d'études* fera des femmes instruites, mais non pas des savantes; une jeune fille qui l'aura suivi sérieusement, aura, selon le vœu de Molière, *des clartés de tout*, mais en demeurant dans les limites du goût et de la raison. Son jugement sera formé, sa mémoire suffisamment ornée, et goûtant le charme d'une instruction solide, acquise par des travaux sérieux, elle ne deviendra jamais, nous le croyons, ni une piédanle, ni un *bas bleu*!

E. R.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### EL MUCHACHO Y EL PERRO.

Yendo un Muchacho á la escuela,  
Con el almuerzo en la mano,  
Cierta Perro conozco  
Le fué siguiendo los pasos.  
Haciale zalamero  
Muchas fiestas con el rabo,  
Poniéndosele delante  
Y dando continuos saltos,  
Bien sé yo lo que tú quieres,  
Dijo risueño el Muchacho,  
¡Picaron! y al decir esto  
Le dió un mendrugo tamaño.  
Doblaba el Perro las fiestas,  
Multiplicaba los saltos,  
Segun veía que el niño  
Mendrugos iba arrojando.  
Mas cuando vió que el almuerzo  
Del todo se hubo acabado,  
Entonces, rabo entre piernas,  
Se alejó, mas que de paso.

### L'ENFANT ET LE CHIEN.

Un enfant se rendait à l'école, tenant à la main son déjeuner. Un chien connu de lui se mit à le suivre, à le flatter en agitant sa queue, à courir devant lui et à faire des bonds multipliés. « Je sais bien ce que tu veux, coquin! » dit l'enfant en riant, et il lui donna un morceau de son pain. Aussitôt le chien de redoubler de caresses et de bonds; selon qu'il voyait l'enfant lui jeter des morceaux. Mais lorsqu'il s'aperçut que le déjeuner tout entier y avait passé, alors baissant la queue il s'éloigna en courant. Comme celui qui est la dupe d'une vision, l'imprudent enfant se trouva sans déjeuner et sans ami.



Come quien mira visiones,  
Se quedó el jóven incauto  
Sin almuerzo y sin amigo.  
¡ Pobre inocente! los años  
Le enseñarán que en el mundo  
Tan vil proceder no es raro.

DON PABLO DE JÉRICA.

Pauvre innocent! les années t'apprendront  
que dans le monde cette lâche conduite n'est  
pas rare.

M<sup>lle</sup> LOUISE MERCIER.

## RAYMONDE.

### I. — LES ÉMIGRANTS.

« Non, mistress Jasper, je vous le dis en vérité, je ne saurais garder plus longtemps ce jeune homme chez moi...

— Que voulez-vous qu'il fasse, malade comme il est?

— Qu'il me paie, et je le laisserai tranquille; sinon, je le fais porter à l'hôpital, et sur l'heure.

— Il mourra en chemin!

— Suis-je responsable de sa vie? Ma maison d'ailleurs est une maison respectable; elle n'est pas faite pour loger ces vagabonds étrangers, qui, ne sachant plus de quel bois faire flèche chez eux, s'en viennent tomber sur notre Amérique comme des sauterelles sur la terre d'Égypte... Non, non, qu'il paie ou qu'il parte! »

Ce dialogue avait été entendu par une jeune fille qui logeait elle-même dans cette maison; elle parut se consulter un instant, puis elle entra dans la chambre où mistress Barns et mistress Jasper savouraient ensemble une tasse de thé: elle s'approcha de la table, et dit avec l'air doux et ferme qui lui était habituel: « Pourrais-je savoir, mistress Barns, de qui vous parliez tout à l'heure? — De qui parlerais-je, si ce n'est de ce Français, de ce monsieur Louis Geoffroy, qui est venu s'installer dans mon honnête maison, fier comme le roi Salomon sur son trône, et qui maintenant ne me paie pas? — Mais il est malade! — Belle raison! Pour être malade, en occupe-t-il moins ma chambre et mes meubles? Non, non, il paiera, ou il déguérpira, et je vais

aller le lui dire sur l'heure. — Il y a de quoi le tuer! s'écria mistress Jasper. — Ecoutez, mistress Barns, dit la jeune fille en posant la main sur le bras de l'hôtesse, il y a moyen de tout arranger. Ce pauvre monsieur vit, je le sais, du produit de son travail: il donne des leçons; quand il sera rétabli, il pourra tout payer... — Je ne puis pas attendre! — Vous n'attendrez pas. Combien vous doit-il? — Trois livres anglaises pour son logement et une livre pour les frais de sa maladie. »

La jeune fille tira de son portefeuille un billet de cinq livres qu'elle venait de recevoir, et le remit à mistress Barns, en disant: « Payez-vous. — Quoi! vous payez pour cet étranger qui ne vous a jamais adressé la parole, que vous ne connaissez pas? s'écria l'hôtesse stupéfiée. — Oui, répondit la jeune fille avec simplicité; il est seul et malheureux, il est Français, et je suis Irlandaise, et puis, il est catholique comme moi. — Mais si vous perdez votre argent, miss Anna? — J'espère que je ne le perdrai pas; monsieur Geoffroy, lorsqu'il sera rétabli, vous paiera, et alors vous me rendrez cette petite somme; si Dieu en disposait autrement, je n'aurais pas regret à mon argent. — Allons, puisque vous le voulez, je vais vous rendre ce qui vous revient sur la bank-note... — Et surtout vous ne direz rien à ce pauvre monsieur. — Non, non; soyez tranquille... Un, deux, trois... Tenez, miss Anna, voilà votre compte. — Je vous remercie... »

Anna salua les deux bonnes femmes, et monta légèrement l'escalier qui conduisait à sa chambre; mais en passant, elle vit la porte de M. Geoffroy entre-bâillée, et elle



jeta un rapide coup d'œil dans cette triste chambre de malade. Au fond de l'alcôve, on voyait se dessiner la tête pâle et souffrante du jeune Français qui dormait d'un fiévreux sommeil; le soleil tombait d'aplomb sur le plancher, car aucune main amie n'avait eu soin de fermer les rideaux; sur la cheminée, quelques fioles étaient entassées en désordre, et au milieu d'elles on voyait une magnifique montre avec sa chaîne et ses cachets; tout enfin respirait un abandon désolé et l'incurie provoquée par la maladie et la pauvreté. Anna soupira; ce spectacle lui rappelait sa propre destinée; n'était-elle pas aussi orpheline, seule et pauvre sur cette terre étrangère, jetée là comme une de ces algues que la tempête abandonne sur le rivage et qui se flétrit et meurt sur les sables stériles?... « Pauvre jeune homme! se dit-elle, ni mère ni sœur auprès de lui... elles sont restées là-bas peut-être, au delà de ce grand Océan qu'il a traversé pour chercher la fortune, et maintenant, il est seul comme moi! »

Anna O'Moor descendait de cette pauvre et noble race irlandaise que le vent de la misère exile sur tous les rivages et qui porte partout avec elle l'unique héritage de ses ancêtres, la foi religieuse et l'amour de la patrie. Ses parents avaient fait partie de ces milliers d'émigrants, appartenant à toutes les races déshéritées de l'Europe, et que, chaque année, nous voyons dans nos ports de mer, balancés entre l'espérance et la tristesse, aller demander la fortune à l'Amérique; cette fortune, poursuivie avec de longs efforts, avait échappé à leurs désirs, et ils étaient morts tous deux, ne laissant d'autre bien à leur fille que quelques talents, acquis dans la prévision d'un avenir de lutte et de travail. Elle travailla en effet, et vécut triste et résignée dans cette grande ville de New-York, si riche, si brillante, si pleine de mouvement et de bruit, où elle se trouvait plus isolée qu'elle ne l'eût été au fond des savanes; et lorsque pour la première fois, depuis longues années, elle se sentit un lien de sympathie avec un être humain, ce fut avec l'étranger inconnu, mais malheureux, à qui l'on allait faire payer si cher le crime d'être malade

et pauvre. Elle le secourut, elle pria pour lui avec l'élan du cœur, mais sans que sa pieuse et timide pensée se portât au delà de sa prière et de sa bonne action.

Le jeune Français guérit, et, instruit par une indiscretion de mistress Barns, il vint remercier sa bienfaitrice et lui rendre la somme qu'elle avait déboursée. Anna ne put la refuser, mais elle remarqua avec douleur que la chaîne d'or avait disparu, et que la montre du jeune homme était attachée à un simple cordon noir. A dater de ce jour, ils se virent parfois, ils se connurent, et quand Louis Geoffroy demanda miss O'Moor en mariage, elle ne le refusa point.

## II. — LA MORT.

Sept ans s'étaient écoulés depuis cette union. Dans un des districts les plus déserts de l'État d'Indiana, dans une de ces forêts que défrichent chaque jour les hardis pionniers que l'Europe envoie à l'Amérique; au milieu des prairies et des bois s'étendant jusqu'à l'horizon, se trouvait une étroite portion de terre qui portait des traces de culture et sur laquelle s'élevait une chétive métairie.

Après une journée brûlante, des sombres et lourds nuages amassés à l'horizon sortaient de larges éclairs; le tonnerre grondait, des rafales impétueuses courbaient jusqu'à terre la cime des grands arbres et agitaient comme une mer houleuse les hautes herbes des prairies. Autour de la ferme, régnait un grand silence; il semblait que la maison fût déserte: ses habitants étaient réunis dans une salle basse, et là encore, régnaient le silence et la tristesse. Un homme, jeune encore, mais vieilli et affaibli par de longues souffrances, était couché dans un grand fauteuil; il respirait avec peine et ses dernières forces s'épuisaient à lutter contre l'atmosphère embrasée qui pesait sur sa poitrine. A genoux près de lui, sa femme portait ses regards du visage mourant de son époux aux limites de l'horizon, où les éclairs semblaient ouvrir de nouveaux cieus et des campagnes ardentes. Une petite fille de six ans se cachait le visage sur l'épaule de sa mère et



roulait avec terreur un chapelet dans ses doigts. L'orage dura une heure, pendant laquelle la vie du malade se dépensa rapidement. Lorsque le ciel eut repris sa sérénité; lorsque, par la fenêtre ouverte, entra l'odeur salubre de la pluie et du feuillage humide; lorsque, sous les allées des platanes, on vit le soleil s'abaisser majestueusement dans sa gloire, le malade se ranima un peu; il prit quelques cuillerées du cordial que lui avait prescrit un médecin, voyageur dans ces solitudes, et serrant la main de sa femme, il lui dit : « Anna, couchez Raymonde et revenez auprès de moi, j'ai besoin de vous parler. »

Elle obéit et emmena l'enfant que son père venait d'embrasser tendrement. Lorsqu'elle revint, elle vit que le malade s'était levé et avait pris au fond d'une armoire une petite cassette dont il gardait toujours la clef et dont elle-même ne connaissait pas le contenu; mais il semblait épuisé par ces quelques pas, comme par un long voyage; quand il eut repris un peu de force : « Vous voyez, dit-il enfin, vous voyez, Anna, tout est fini... ce matin je croyais avoir des jours à vivre, je sens qu'il ne me reste plus que des heures... la volonté de Dieu soit faite! Mais avant de mourir, je veux décharger ma conscience et assurer, s'il se peut, votre sort et celui de notre enfant... J'ai des parents en France... vous irez les rejoindre... Il est temps de vous révéler ma véritable position : J'appartiens à une famille noble et riche, Louis Geoffroy n'est pas mon nom!... — Grand Dieu! s'écria la pauvre Anna O'Moor. — Non, reprit-il, je me nomme Louis Geoffroy, marquis de Puymorel; j'ai des droits à un héritage immense! La sévérité de mon père, pour quelques fautes de jeunesse, me poussa hors de la maison paternelle; je n'avais plus de mère... je vins en Amérique; j'y vécus, pauvre et seul, du produit de mon travail... Je vous connus par vos bienfaits, Anna, chère bénédiction accordée à ma vie!... Je vous épousai, et votre douceur me réconcilia avec l'existence... J'écrivis à mon père pour solliciter mon pardon : je ne reçus qu'un refus dur et outrageant... ce fut alors que je rassemblai quelques économies, et que je vins avec vous dans cette

solitude, décidé à travailler et à mourir ici oublié de tous... J'y meurs, en effet, mais avant d'avoir pu assurer votre sort... Je ne vous avais pas révélé mon nom, ni les espérances de fortune que je pourrais avoir en Europe.... Pourquoi vous associer à mes regrets et aux peines qui ont dévoré ma vie? Après ma mort, mon père vous recevra peut-être; il ne rejettera pas sa petite-fille innocente... Vous partirez donc, Anna; vous vendrez la métairie pour subvenir aux frais de votre voyage; vous irez en France, en Normandie... vous trouverez mon père dans sa maison de Rouen ou dans son château près de Honfleur; vous lui remettrez cette lettre, par laquelle je le supplie de ne pas rejeter la veuve et l'enfant de son fils unique... Vous lui montrerez notre acte : il est régulier et je vous ai épousée sous mon vrai nom... Puis, lorsqu'il vous aura accueillie, vous solliciterez mon pardon, afin que je puisse reposer en paix... M'entendez-vous, Anna?... — Je vous entends, dit-elle d'une voix étouffée; je vous obéirai. — Et me pardonnez-vous? — Oh! mon ami, je n'ai rien à pardonner! »

Il garda le silence quelques instants et reprit : « Priez Dieu pour moi, Anna; faites prier Raymonde; recommandez-moi aux prières du bon missionnaire qui m'a confessé hier... Je meurs en paix avec tout le monde, et s'il ne fallait pas vous quitter, je serais heureux de mourir pour expier mes fautes... »

Il ne put achever, et retomba épuisé dans les bras de sa femme. Elle le veilla toute la nuit dans les larmes et les angoisses qu'accroissait encore le sentiment de la solitude et du délaissement... Au lever du jour on frappa à la porte... elle y courut : c'était le missionnaire, apôtre de ces forêts, qui revenait visiter son compatriote mourant, et quelques heures plus tard, M. de Puymorel, après avoir reçu une dernière fois le pain de vie, soutenu par les hautes espérances de la foi, expirait en recommandant encore à Dieu celles qu'il laissait après lui sur la terre.

### III. — LE CHATEAU DE PUYMOREL.

Une femme en deuil, tenant un enfant sur ses genoux, était assise sur le tillac



d'un navire, faisant la traversée de New-York au Havre. Ses yeux pleins de tristesse s'attachaient sur la barre de l'horizon; derrière cette ligne, se trouvaient la terre de France et la destinée qu'elle allait chercher. C'était avec de mortelles inquiétudes, des angoisses d'âme inexprimables, que la veuve de Geoffroy allait au-devant de cet avenir inconnu : il fallait à la fois les ordres exprès de son mari mourant, les exhortations du pieux missionnaire leur seul ami, le désir d'assurer le sort de sa fille, pour l'y décider; mais son cœur et sa fierté souffraient à la pensée d'affronter ce vieillard inflexible, dont les lettres, trouvées dans la cassette, lui avaient fait connaître l'orgueil et la rigueur. Ses pensées retournaient en Amérique, vers ces solitudes où elle avait passé des jours paisibles; elle rêvait à la pauvre métairie où sa fille était née; à l'humble église de bois où, le dimanche, les fidèles se réunissaient de si loin et avec tant de joie; au bouquet d'arbres verts sous lequel son mari dormait du dernier sommeil; l'Europe et ses richesses ne disaient rien à son cœur, qui ne connaissait plus d'autre patrie que les lieux où il avait prié, aimé et souffert. Raymonde s'appuyait sur les genoux de sa mère, et levant sur elle ses yeux intelligents, elle lui disait : « Vous êtes triste, ma mère? nous arrivons pourtant..... Le capitaine a dit que demain nous serions en France! — Hélas! ma pauvre enfant, qu'est la France pour nous? » soupirait la veuve.

Le lendemain, en effet, *le Henry Clay* entra dans le port du Havre, et madame de Puymorel allait tristement s'installer dans un petit hôtel de la ville, plus isolée encore qu'elle ne l'avait été sur le bâtiment. Elle prit discrètement quelques informations, et elle apprit que son beau-père se trouvait à la campagne, auprès de Honfleur. Après un jour de repos, elle se disposa à cette visite redoutée, et par une innocente politique, elle para sa fille de son mieux, espérant que le charme de l'enfant préviendrait en faveur de la mère. Raymonde était jolie et touchante à la fois sous ses habits de deuil, et, dans ses traits enfantins, on pouvait trouver déjà les traits de son père. — Ils reconnaîtront leur sang,

se dit la pauvre Anna; il ne pourra pas rejeter l'image vivante de son fils!

Après un court voyage à travers les campagnes riantes de la Normandie, Anna fit arrêter la voiture qui l'avait conduite, à l'entrée d'une longue et sombre avenue de vieux chênes, qui menait à un château gothique, entouré de beaux jardins et adossé à un bois. Elle marcha à pas craintifs, et le cœur palpitant, sous les ombrages majestueux des grands arbres, regardant avec émotion ces lieux où son mari avait vécu et qu'il avait aimés, et priant Dieu de lui procurer un favorable accueil. Raymonde se pressait contre sa mère.

Elles arrivèrent ainsi devant une grille féodale qui portait l'écusson des Puymorel et qui s'ouvrait sur une vaste cour d'honneur. Anna entra timidement, un laquais en livrée vint vers elle. « Je désire parler à M. de Puymorel, dit-elle. — Je ne sais si vous pourrez le voir en ce moment, répondit le domestique; M. le marquis est en affaires... Entrez, madame. »

Il fit traverser à Anna la grande cour; elle monta un beau perron de marbre, orné de fleurs, et fut introduite dans un petit salon d'attente. « C'est donc ici que demeure mon grand-père? dit Raymonde, en regardant avec admiration les meubles élégants et les belles tapisseries de cette chambre; c'est ici que nous allons demeurer? — C'est ici que ton père a demeuré, chère enfant... mais nous, où irons-nous? — C'est ici chez nous, si c'est la maison de grand-papa! interrompit Raymonde; je pourrai courir dans ces beaux jardins... Oh! il y a une petite fille là-bas qui joue avec un gros chien! je voudrais bien y aller! »

Anna prit sa fille et l'assit sur ses genoux; le domestique rentra au même instant : « M. le marquis ne peut pas vous recevoir en ce moment, madame, dit-il; il a l'honneur de vous prier, si c'est pour affaires, de vouloir bien lui exposer le sujet de votre visite. »

Anna était tellement émue de crainte à l'approche de cette entrevue, qu'elle se crut sauvée par la proposition du domestique. Il lui donna papier et plumes et se retira. Elle écrivit quelques mots pleins de respect et de dignité, et joignit à cette lettre la



copie certifiée de son acte de mariage..... puis elle attendit.

Au bout d'un quart d'heure, le valet, pâle et stupéfait, revint, tenant un pli qu'il lui remit : elle l'ouvrit en frissonnant, et lut ces mots tracés d'une écriture tremblante, comme si la colère et la vieillesse eussent d'accord fait vaciller la main qui avait formé ces caractères.

« Je ne puis pas reconnaître un mariage » contracté sans mon aveu, par un fils dés- » obéissant ; je ne puis pas reconnaître l'en- » fant que vous voulez me présenter. Par » pitié pour son âge, je vous envoie un se- » cours, la seule chose que vous deviez » attendre de moi, et je vous prie de quit- » ter aussitôt ma maison.

» R. DE PUYMOREL. »

Un billet de 500 francs était tombé par terre. Anna avait lu et s'était presque évanouie ; mais par un suprême effort de volonté, elle se redressa, reprit la plume, et écrivit :

« Monsieur,

» Vous ne voulez pas reconnaître la va- » lidité de mon mariage avec votre fils, dont » les preuves sont entre vos mains ; moi, » je ne puis pas accepter un secours qui » serait un outrage, et je saurai travailler » pour nourrir votre petite-fille. Je quitte à » l'instant votre maison.

» A. DE P. »

Elle mit le billet de banque dans cette lettre, la confia au domestique et s'éloigna, pâle, tremblante, mais au dehors calme, presque fière ; elle regagna la voiture, et retourna au Havre.

#### IV. — LA VEUVE.

Alors commencèrent pour Anna des jours plus pénibles que ceux de sa première jeunesse : à la nécessité du travail, aux rigueurs des privations se joignaient l'amer regret du bonheur passé, l'inquiétude pour l'avenir de son enfant, et les soucis, la mortelle tristesse que l'on ressent au sein d'un pays étranger. Cependant l'énergie d'Anna triompha des obstacles : timide l'excès dans les circonstances où la

délicatesse et les sentiments du cœur pouvaient être en jeu, elle retrouvait, quand le devoir l'exigeait, une mâle fermeté ; elle n'osait faire triompher ses droits, mais elle savait travailler et souffrir, et remettre à Dieu seul le soin de sa cause. Décidée à ne pas invoquer les lois, même pour faire reconnaître son mariage, et à attendre justice du temps et de la Providence, elle se rendit à Rouen, ville où elle espérait trouver quelque travail ; elle se présenta dans une fabrique d'étoffes, et elle obtint des commandes de dessins, qui suffisaient aux besoins d'une vie modeste. Elle loua un petit logement, et là, elle vécut du produit de ses crayons, ne sortant que pour aller à l'église, n'ayant de joie, de souci, de trésor que sa fille, à qui elle s'efforçait de communiquer ses connaissances et ses talents ; ressource nécessaire de sa pauvreté, ces talents pouvaient devenir un jour, pour Raymonde, l'ornement et le charme de l'opulence, et l'enfant répondait aux soins de sa mère, qu'elle aimait avec passion. Elles ne voyaient personne ; ni leur nom, ni leur position, n'attiraient les yeux ; elles se perdaient dans cette foule affairée et bruyante qui les environnait, et quoique Anna portât le nom de Puymorel, elle n'avait révélé à aucun être vivant les liens qui l'unissaient à cette famille riche et enviable. Cependant, un sentiment de prudence l'avait engagée à déposer dans l'étude d'un notaire ses titres et son testament, afin qu'après sa mort, sa fille ne fût pas frustrée de l'héritage paternel. — Pour moi, se disait-elle, je puis souffrir comme Geoffroy a souffert, et accepter la peine des fautes qu'il a pu commettre... Pourquoi serais-je plus riche, plus heureuse que ne l'a été mon bon mari ? Que ma fille jouisse un jour de ces biens, et qu'elle en jouisse dignement : je ne désire rien de plus...

Quatre années s'écoulèrent ainsi, dans la patience, la résignation et le travail : 1848 venait de sonner avec sa révolution foudroyante, les frayeurs du présent et les terreurs de l'avenir. Le fabricant qui, depuis plusieurs années, employait les crayons d'Anna, fut obligé de suspendre ses affaires, et elle chercha vainement ailleurs une occupation qui pût lui donner du pain.



Toutes les sources de l'industrie semblaient taries par les angoisses de ces jours de troubles, et la pauvre veuve se vit tout d'un coup en présence de la misère que jusqu'alors elle avait si courageusement combattue. Bientôt ses faibles économies furent dévorées : alors une inquiétude profonde s'empara de son âme et usa les forces de son corps : la fièvre la saisit et elle fut obligée de garder le lit.

C'était vers la fin d'une sombre journée ; Anna était couchée et dormait péniblement ; Raymonde la veillait, et, tristement assise auprès du foyer où fumaient quelques tisons, la jeune fille songeait. Raymonde avait alors dix ans ; mais, élevée sous les yeux et dans le cœur de sa mère, initiée à ses peines et aux difficultés que présente la vie, la raison et la sensibilité avaient devancé chez elle les progrès de l'âge. Elle n'ignorait rien de la situation de sa mère, ni de la mélancolique histoire de ses parents, et, en ce moment, elle réfléchissait avec angoisse au dénuement où elles se trouvaient, et auquel elle ne voyait point de remède prochain. Il leur restait à peine quelques francs, Raymonde le savait, et ses yeux pleins de larmes s'attachaient sur la figure souffrante de sa mère, pendant qu'elle se demandait comment elle pourrait la guérir et la sauver. — J'irai trouver mon grand-père ! se dit tout à coup l'enfant, j'irai, et le bon Dieu sera avec moi ! S'il ne veut pas m'avoir pour sa petite-fille, au moins, il me donnera des secours pour maman, et elle guérira !

Soutenue par l'amour filial, Raymonde n'hésita point. Elle sortit doucement de la chambre, s'habilla à la hâte, et prête à partir, elle se jeta à genoux devant un crucifix que sa mère avait rapporté d'Amérique, et qui avait appartenu à un des apôtres martyrs du nouveau monde. « Mon Dieu ! dit-elle, protégez-moi ! Soyez avec moi pendant que j'irai parler à grand-papa ; faites qu'il soit bon pour ma mère ! »

Elle pria une voisine qui leur rendait quelques petits services de veiller auprès d'Anna ; sa sortie ne pouvait pas inquiéter sa mère, car leur humble position les contraignait à être elles-mêmes les commissionnaires et les pourvoyeuses de la maison ;

elle se dirigea rapidement vers l'hôtel de Puymorel, qu'Anna lui avait quelquefois montré et qui s'élevait dans le plus beau quartier de Rouen. Le concierge parut étonné à la vue de cette enfant qui demandait avec tant d'instance à parler à son maître. « Cela ne se peut pas, ma petite demoiselle, disait-il ; monsieur le marquis est occupé. — Je n'ai qu'un mot à lui dire, mais il le faut absolument, » insistait Raymonde les larmes aux yeux.

#### V. — LES DEUX COUSINES.

Une autre enfant jouait, aux dernières lueurs du jour, dans la cour de l'hôtel ; c'était une petite fille du même âge que Raymonde, d'une figure spirituelle et bonne, et vêtue avec beaucoup de recherche ; elle entendit la voix du concierge, se rapprocha aussitôt avec la curiosité de l'enfance et regarda attentivement la fille de Geoffroy. Touchée d'un vif mouvement de sympathie et de bonté, elle la tira par la main dans la cour, et lui dit brusquement : « Tu veux voir bon-papa ? Et ce méchant Pierre dit : Monsieur le marquis est occupé ! va ! c'est toujours la même chose, mais je te conduirai, moi, auprès de bon-papa, si tu veux. — Vous êtes sa petite-fille ? — Tiens ! tu ne le sais pas ? — Non... Moi aussi, je suis sa petite-fille, je suis la fille de son fils Geoffroy ! — Toi !... s'écria l'enfant stupéfaite, toi ! Tu ne mens pas ? — Oh ! non ; mais bon-papa ne nous aime pas, il ne veut pas nous voir, et pourtant je suis venue, parce que maman est bien malade, et que nous sommes pauvres. — Ta maman est malade, et ton père ? — Il est mort en Amérique ; c'est là que je suis née ; je m'appelle Raymonde de Puymorel. — Raymonde ! c'est le nom de bon-papa, et puis de mon frère aîné aussi... Tu es donc ma cousine ! — Oui ! »

A ce mot, la petite fille jeta ses bras autour du cou de Raymonde et l'embrassa avec une naïve effusion. Raymonde lui rendit ses caresses, et se mit à pleurer.

« Ne pleure pas ! ne pleure pas ! s'écria l'enfant en lui essuyant les yeux avec son mouchoir ; viens vite trouver bon-papa ;



nous le prions pour que tu viennes demeurer ici et ta maman aussi, et s'il ne veut pas... eh bien ! ajouta-t-elle d'un air mutin, je m'en irai et je demeurerai avec toi... Mais tu ne sais pas mon nom ; je m'appelle Lucile de Varville. — Et ton papa, ta maman ? — Ils sont ici ; nous demeurons tous dans cette grande maison ; maman est la fille de bon-papa. — Et la sœur de mon père ? — Oui, sûrement. Mais viens ! »

En disant ces mots, Lucile entraîna Raymonde dans la maison, et alla droit au cabinet de son aïeul, avec l'autorité d'une enfant favorite et gâtée. Elle cogna légèrement à la porte, et entra aussitôt, tenant sa cousine par la main. M. de Puymorel lisait, assis devant son bureau : « Que me veux-tu ? » dit-il, en voyant sa petite-fille.

Elle s'avança hardiment, les yeux rayonnants d'innocence et de bonté, et répondit : « Bon-papa, voici la petite fille de mon oncle Geoffroy, qui est venue pour vous voir, parce que sa maman est bien malade, et je viens vous demander qu'elle demeure désormais avec nous, parce que je l'aime de tout mon cœur. »

En disant ces mots, elle sauta familièrement sur les genoux de son grand-père, et appuya la tête sur son épaule. Il la posa par terre et se leva, tremblant, pâle et les yeux fixés sur Raymonde, qui s'était avancée vers lui. Anna avait eu raison : il reconnaissait son sang, et il semblait au vieillard que son fils enfant eût soudain apparu à ses yeux. Comme pétrifié, il gardait le silence : « Grand-père, dit timidement Raymonde, grand-père, ayez compassion de nous ! Ma mère souffre, elle va mourir comme j'ai vu mourir mon père, si vous ne venez à notre aide. Elle ne sait pas que je suis venue ici, mais c'est Dieu qui m'y a amenée : vous ne repousserez pas la fille de votre fils ! »

Raymonde, vaincue par l'émotion intérieure qu'elle ressentait, se laissa tomber à genoux, et prenant une main du vieillard, elle la pressa sur sa bouche. Il aurait voulu résister ; l'orgueil paternel si longtemps froissé aurait voulu repousser cette enfant prosternée, mais la conscience et le cœur

parlaient trop haut ; il ne retirait pas ses mains, et des larmes involontaires sillonnaient ses joues ridées. La petite Lucile s'était aussi jetée à genoux, et tout en larmes, elle répétait : « Bon-papa, prenez pitié de nous ! donnez à Raymonde tout ce que j'ai ! »

M. de Puymorel ne répondit pas, mais il releva les deux enfants, et les pressa sur sa poitrine : « Raymonde, dit-il enfin, je serai ton père ! il me semble, en te voyant, revoir mon fils ! »

En ce moment, la porte s'ouvrit, et une jeune dame entra : « Pardon, mon père, dit-elle, mais on m'a dit que Lucile vous avait amené un enfant étranger, et j'ai craint quelque étourderie... »

M. de Puymorel s'était rassisi, et tenait Raymonde sur ses genoux : « Claire, dit-il, votre fille vient de me faire réparer une longue injustice. Voyez cette enfant... à qui ressemble-t-elle ? — A mon frère ! s'écria madame de Varville avec attendrissement. O mon père ! est-ce possible ? — C'est la fille de Geoffroy, qui s'est marié en Amérique, et dont j'ai trop longtemps repoussé la veuve ; mais la mère d'une telle enfant ne peut être qu'une digne femme. — Où est-elle ? Mon père, ne me refusez pas la consolation de la voir et de l'embrasser. — Non, ma fille, au contraire, je désire que vous alliez sur-le-champ chez elle avec Lucile. Si elle est en état d'être transportée, faites-la amener ici ; sinon, dites-lui que demain je lui conduirai Raymonde, et que nous ne nous quitterons plus !

— Oh ! est-ce bien vrai ? » demandèrent les deux enfants.

Madame de Varville les embrassa tendrement, et, pleine de joie, elle sortit pour aller s'acquitter des ordres de son père, qui avait repris Raymonde sur ses genoux et qui la regardait comme on regarde un trésor longtemps perdu et enfin retrouvé.

On ne peut pas insister sur le bonheur. Celui de Raymonde fut complet ; au bonheur de sa mère se mêlaient de mélancoliques retours sur le passé, car celui-là manquait au banquet de famille qui, pour elle, en eût fait la joie.

EVELINE RIBBECOURT.



## PUISSANCE DE LA VOCATION,

MICHEL LAMANOSSOF (1).

En 1711, au village de Démissofski, sur les bords de la mer Blanche, à peu de distance de Kholmogori et d'Archangel, naissait Michel Lamanossof, fils d'un pauvre paysan, n'ayant d'autre ressource que la pêche pour nourrir sa famille : une méchante hutte, des nattes pour lits, quelques escabeaux, des filets, tels étaient les moyens d'existence du père de Michel dans cet affreux climat, où, pendant près de dix mois de l'année, sévit l'hiver le plus rigoureux, tandis qu'en juin et juillet, le soleil ne quitte pas l'horizon.

Dès que le jeune Lamanossof fut en âge de travailler, il partagea les rudes occupations de son père, mais, d'année en année, la position à laquelle le sort semblait l'avoir destiné lui semblait plus insupportable. Pendant les longs jours de l'été, il aimait à contempler le magnifique spectacle de la mer; mais en hiver, rien ne venait charmer sa mélancolie; assis dans la cabane de son père, il passait des journées entières dans la méditation, écoutant la voix intérieure qui lui révélait sa vocation : les dimanches et les jours de fêtes, son bonheur était d'aller au couvent de Kholmogori, pour y entendre l'office divin. Les chants de l'église le remplissaient d'extase; les psaumes de David surtout électrisaient sa jeune imagination, au point qu'un jour, cédant à un irrésistible besoin de s'instruire, il se décida à confier ses chagrins et ses désirs à l'un des religieux du monastère,

qui voulut bien consentir à lui apprendre à lire dans la sainte Bible.

Une fois possesseur de ce premier trésor, rien ne l'arrêta plus dans l'exécution du projet qu'il médite depuis longtemps. Maîtrisé par la fièvre du génie, il prend la courageuse résolution de triompher de sa destinée. Sans recommandation, sans autre argent que quelques roubles, n'ayant pour guide que Dieu et ses inspirations, il dit adieu à son père, et seul, à pied, il traverse les huit cents werstes (700 kilomètres) qui séparent Archangel de Moscou la Sainte.

Après deux mois du voyage le plus fatigant, il arrive, dénué de toutes ressources, dans cette capitale, où il ne connaît personne.

Que ne peut une âme fortement trempée? Que ne peut l'homme qui a dit : je veux?

Michel Lamanossof s'abandonnera-t-il à un lâche désespoir? — Non! ce serait indigne de son grand cœur et de ses vastes pensées, indigne de sa volonté ferme et de l'inspiration qui le conduit. Il va droit au palais du métropolitain; il insiste tellement, ses paroles sont si éloquentes, ses larmes si persuasives qu'il est admis à l'audience du prélat. Il se jette à ses genoux, lui raconte naïvement les circonstances de son départ, celles de sa route, ses souffrances, sa détresse actuelle, et appuie, avant tout, sur le motif qui l'a fait agir, c'est-à-dire sur son inébranlable intention d'acquérir les connaissances vers lesquelles le porte un invincible entraînement.

Touché des paroles si franches du jeune homme, vaincu, pour ainsi dire, par sa véhémence, le métropolitain le reçoit avec bonté, avec effusion, le recueille dans son palais, pourvoit aux plus impérieuses nécessités de son protégé, et peu de temps après, en 1734, le fait entrer au séminaire de Zaïkonosposk, où ses progrès furent tellement rapides qu'il en sortit bientôt, pour

(1) Nous faisons précéder la vie de Lamanossof de ce titre, *Puissance de la vocation*, parce que si nos lectrices veulent bien rapprocher cette histoire de celle de Serdukoff, elles verront, même dans un pays comme la Russie, la vraie vocation trouvant toujours à se frayer la voie dans laquelle Dieu la pousse. Cette vérité nous a paru utile à constater, après les idées qui, pendant ces dernières années, ont fermenté dans bien des têtes au sujet de l'éducation.



être avantagement placé à l'Académie des belles-lettres. L'élève justifia ces actes de bienfaisance par un zèle infatigable et une application qui ne se démentit jamais.

Deux ans plus tard, toujours encouragé par son puissant protecteur, il partait pour l'Allemagne, afin d'y achever ses études; après avoir passé plusieurs années dans la Hesse et en Saxe, où il travailla avec la plus grande ardeur; après s'y être perfectionné dans l'étude des langues anciennes et modernes, il revint, en 1741, à Saint-Petersbourg. Mais son goût pour les sciences et la philologie ne l'absorba pas au point de lui faire négliger la poésie. Ce fut même à cette époque qu'il publia sa première ode, au sujet de la victoire de Pultava, remportée par Pierre I<sup>er</sup> sur son immortel rival Charles XII. Il en fit paraître plusieurs autres, quelque temps après; prouvant ainsi que l'étude des sciences exactes, poussée même jusqu'à la passion, ne dessèche pas l'imagination.

La prise de Khotine sur les Turcs lui inspira un chant de triomphe, qu'il adressa à l'impératrice Elisabeth. Cette œuvre causa une admiration générale. En 1743, il fut appelé aux fonctions de professeur de chimie, et la Tsarine lui donnait, six ans plus tard, le rang de conseiller de collège.

En 1752, il reçut le privilège exclusif, bien extraordinaire pour un poète, de mon-

ter une fabrique de verroteries. — En 1751 l'Académie lui ouvrait ses portes, et le 14 février 1760, il était élu directeur général du Gymnase et de l'Université. — Conseiller d'État en 1764, il mourut cinq mois après, le 4 avril 1765.

Ennemi de la flatterie, Lamanossov ne dut qu'à son génie et à son savoir les distinctions et les honneurs dont il fut entouré. Vaugelas de son époque, puisque le premier il fixa les principes de la langue nationale, il en fut encore le Malherbe, car, le premier aussi, il traça les règles de la versification et de l'harmonie poétique : le seul reproche que l'on puisse faire à ses productions en vers, c'est une emphase, une boussouffure qui nuisent le plus souvent à ses hautes et brillantes qualités.

La gloire était son unique passion : lors de la maladie qui l'emporta, il s'affligeait de ne rien laisser qui pût lui survivre. Mais la postérité a désavoué ce jugement sévère qu'il portait de ses propres œuvres.

Michel Lamanossov fut inhumé dans le monastère de Saint-Alexandre Newsky, aux frais de l'impératrice Catherine II, et la munificence du chancelier de l'Empire, comte Michel de Worontsof, a fait élever un magnifique monument à sa mémoire.

SOPHIE DESMAREST.

## AVIS D'UNE MÈRE A SA FILLE,

PAR MADAME DE LAMBERT.

La naissance fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne; et vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui.

Il y a des vertus qui ne s'acquièrent que dans la disgrâce; ce n'est qu'après l'avoir éprouvé, que nous savons ce que nous sommes.

La Religion est un commerce établi entre Dieu et les hommes; par les grâces de Dieu aux hommes, et par le culte des hommes à Dieu.

Ce n'est ni la naissance, ni les richesses qui distinguent les hommes; la supériorité réelle et véritable entre eux, c'est le mérite.

L'aveu des fautes ne coûte guère à ceux qui sentent en eux de quoi les réparer.

Personne ne souffre plus doucement d'être repris, que celui qui mérite le plus d'être loué.

Il faut, s'il est possible, être content de son état; rien de plus rare que de trouver des personnes qui en soient satisfaites. C'est notre faute. Il n'y a point de condition si mauvaise qui n'ait un bon côté; chaque état a son point de vue; il faut savoir s'y mettre. Nous avons bien plus à nous plaindre de notre humeur que de la fortune. Le mal est en nous, ne le cher-



chons point ailleurs. Il nous est bien plus aisé de nous ajuster aux choses que d'ajuster les choses à nous. Une résistance inutile retarde l'habitude que l'âme contracterait avec son état. Il faut céder aux malheurs et les renvoyer à la patience ; c'est à elle seule à les adoucir.

Soyez retenue sur les spectacles ; il n'y a point de dignité à se montrer toujours. De plus, il est difficile que l'exacte pudeur se conserve avec l'extrême dissipation. Ce n'est pas connaître ses intérêts : si vous avez de la beauté, il ne faut pas user le goût du public en vous montrant toujours ; il faut encore être plus retenue si vous êtes sans grâces : d'ailleurs, le grand usage des spectacles en affaiblit le goût.

Il serait heureux de n'avoir jamais à compter avec sa fortune ; mais comme la vôtre est bornée, elle vous assujettit à l'économie : soyez retenue sur la dépense. Si vous n'y apportez de la modération, vous verrez bientôt le désordre dans vos affaires ; dès que vous n'avez pas d'économie, vous ne pouvez répondre de rien.

Le faste entraîne la ruine. La ruine est presque toujours suivie de la corruption des mœurs ; mais pour être réglé, il ne faut pas être avare. Songez que l'avarice profite peu et déshonore beaucoup. Il ne faut retrancher les dépenses superflues que pour être en état de faire mieux celles que la bienséance, l'amitié et la charité inspirent.

C'est le bon ordre et non l'attention aux petites choses qui fait les grands profits : prenez sur vos goûts et sur vos plaisirs pour avoir de quoi satisfaire aux sentiments de générosité que toute personne, qui a le cœur bien fait, doit avoir.

N'écoutez pas les besoins de la vanité. *« Il faut être, dit-on, comme les autres. »* Ce comme s'étend bien loin ! ayez une émulation plus noble : ne souffrez pas que personne ait plus d'honneur, de probité et de droiture que vous. Sentez le besoin de la vertu : la pauvreté de l'âme est pire que celle de la fortune.

La récompense de la vertu n'est pas toute dans la renommée, elle est dans le témoignage de votre propre conscience.

Il faut vous ménager des ressources contre les chagrins de la vie, et des équiva-

lents aux biens sur lesquels vous avez compté. Assurez-vous une retraite, un asile en vous-même, vous pourrez toujours vous y retrouver.

Ayez quelques heures dans la journée pour lire et pour faire usage de vos réflexions. *La réflexion, dit un père de l'Eglise, est l'œil de l'âme, c'est par elle que s'introduisent la lumière et la vérité. Je le mènerai dans la solitude, dit la Sagesse, et là je parlerai à son cœur.*

Je vous l'ai dit, ma fille, le bonheur est dans la paix de l'âme. Pour vivre dans la tranquillité, voici les règles qu'il faut suivre. La première, de ne se pas livrer aux choses qui plaisent, de ne faire que s'y prêter. De n'attendre pas trop des autres, de peur de décompter ; d'être son premier ami à soi-même. De rechercher la solitude et de fuir le grand monde, d'où l'on revient plus faible, moins modeste, plus injuste.

Dans les choses que vous craignez, mettez tout au pis. Attendez avec fermeté le malheur qui peut vous arriver, envisagez-le à face découverte dans toutes les circonstances les plus terribles et ne vous en laissez pas accabler.

Croyez que le sage ne court pas après la félicité, mais qu'il se la donne. Il faut que ce soit votre ouvrage, elle est entre vos mains. Songez qu'il faut peu de chose pour les besoins de la vie, mais qu'il en faut infiniment pour satisfaire aux besoins de l'opinion : que vous avez bien plus tôt fait de mettre vos désirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos désirs. Si les honneurs et les richesses pouvaient rassasier, il faudrait en amasser : mais la soif augmente en les acquérant ; celui qui les désire le plus est le plus pauvre.

N'écoutez point les calomnies, résistez même aux premières apparences et ne vous pressez jamais de condamner. Songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables.

Mettez donc de l'équité dans vos jugements ; cette même justice que vous ferez aux autres, ils vous la rendront. Voulez-vous qu'on pense et qu'on dise du bien de



vous, ne dites jamais de mal de personne.

Rien d'aussi aisé que de plaire aux dépens d'autrui; vous êtes aidée par la malignité de ceux qui vous écoutent. Il faut bien plus d'esprit pour plaire avec de la bonté qu'avec de la malice.

La vie n'est pas dans l'espace du temps, mais dans l'usage que l'on en sait faire. Il faut tracer un plan et le suivre avec fermeté, car enfin, changer de dessein et de conduite, c'est couper notre vie; nous l'abrégeons par notre légèreté, et nous l'allongeons par une conduite uniforme.

Ces réflexions, ma fille, qui sont à pré-

sent pour moi, seront un jour pour vous. Préparez-vous une vieillesse heureuse par une jeunesse innocente. Songez que le bel âge n'est qu'une fleur que vous verrez se flétrir... ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de vous!

Dans la jeunesse, on songe à nous; dans la vieillesse, il nous faut songer aux autres; nous avons perdu le droit de faillir.

Rien de plus ridicule que de faire sentir par des parures recherchées qu'on veut rappeler des agréments qui nous quittent : une vieillesse avouée est moins vieille.

#### LETTRE SUR LA MUSIQUE.

L'on a entrepris deux publications fort importantes pour tous ceux qui s'occupent sérieusement de musique; la *Bibliothèque classique des pianistes* leur offre les plus belles œuvres des grands maîtres, précédées d'une biographie et d'une analyse de leurs compositions, tandis que le *Répertoire des Morceaux d'ensemble exécutés par la Société des Concerts du Conservatoire* reproduit, transcrits pour le piano, à deux mains, les morceaux exécutés par cette Société dont tous les grades, même les plus modestes, sont occupés par des chefs illustres. Tous les grands noms de l'art musical sont représentés dans cette galerie, par leurs œuvres les plus éminentes, triées avec un soin religieux. On y retrouve toutes les symphonies de Beethoven; cette réduction pour le piano n'offre pas, sans doute, la puissance que M. Listz a déployée dans le même travail, mais elle a cet avantage de pouvoir être exécutée sans trop de peine et de fracas, par les mains les plus petites; les symphonies de Mozart, dont le caractère participe à la fois de son prédécesseur Haydn et de son glorieux successeur Beethoven, figurent aussi dans cette collection; plus fougueux que le premier, plus calme que le second, il est le chaînon intermédiaire qui unit le créateur paisible de la symphonie, à celui qui devait en reculer les limites jusqu'à l'infini, et remplir de son individualité passionnée ce cadre qui

contient tous les sentiments, toutes les idées et toutes les passions humaines.

Joseph Haydn est l'expression frappante d'une époque où nulle des questions importantes de l'ordre moral, social et politique, qui devaient bouleverser le monde, ne se faisait encore pressentir; son caractère insouciant, l'éloignait d'ailleurs de tout sentiment bien profond, en même temps que sa destinée heureuse lui laissa toujours ignorer certaines impressions, et par conséquent certaines expressions, trop poignantes; de là vient que l'on écoute les gracieuses inspirations de Haydn avec un sourire attendri sur les lèvres; si quelques larmes viennent aux yeux, elles sont semblables à celles qui émaneraient du cœur, à l'aspect d'un tableau champêtre, paisible et riant; toutes les compositions de Haydn éveillent des sentiments analogues à ceux que l'on éprouverait vers la fin d'un beau jour, quand les troupeaux se réunissent et reviennent lentement au gîte, tandis que les bruits des champs s'assourissent un à un, que les senteurs se dégagent plus pénétrantes, qu'une heureuse famille remercie Dieu d'avoir béni le travail du jour, et lui demande le repos de la nuit. Dans son oratorio de *la Création*, Haydn n'a prévu aucun cataclysme, et dans la cantate intitulée *les Saisons*, aucun orage; il est le peintre exquis des situations tranquilles, dont il ne néglige aucun détail, et malgré l'opinion,



des nombreux profanes qui soutiennent que les œuvres musicales ne relèvent que du caprice et échappent à tout classement, on peut assimiler les compositions de Haydn à celles qui, en peinture, forment l'école flamande.

Beethoven est représenté dans cette collection, outre les symphonies, par plusieurs fragments lyriques et religieux, dans lesquels l'on retrouve toujours ce poète fougueux, qui transporte dans l'ordre physique tous les phénomènes de l'ordre moral, qui en fait saillir les mystérieuses affinités, les teintes imperceptibles, qui les transforme en nuances et les fait éclater en couleurs; après avoir indiqué tous les sentiments et toutes les douleurs, avec la vérité et la puissance d'un génie qui a éprouvé ou deviné toutes les misères de l'humanité, et qui vibre sous leur souffle, comme une harpe éolienne sous le souffle des vents, Beethoven éclate en plaintes déchirantes; l'orage gronde de tous côtés, ébranle et déracine tout sur son passage; mais les élans religieux viennent apaiser la plainte et calmer la souffrance; la foi rayonne, elle éclaire de ses splendeurs les replis les plus sombres, et relève par sa chaleur, l'âme affaiblie par la lutte qu'elle vient de soutenir.

Ces publications offrent, à côté du *Benedictus* de Haydn, des sonates et des fugues de Bach, du *Stabat Mater* de Pergolèse, les symphonies et les ouvertures de Mendelssohn et de quelques autres compositeurs modernes; ce voisinage immédiat, qui permet une comparaison soudaine, n'est point, il faut l'avouer, à l'avantage de ces derniers. Si la musique est un art qui ne relève que de la fantaisie, d'où vient donc qu'elle reproduit si fidèlement à toutes les époques les symptômes qui se font remarquer dans toutes les manifestations du génie humain? Les autres arts, à part de glorieuses exceptions, n'ont-ils pas, eux aussi, rompu avec les bonnes et simples traditions; n'ont-ils pas, dédaignant le seul rôle qui puisse leur communiquer quelque

grandeur, celui d'interprète de la nature, cherché à créer une nature factice, conventionnelle? N'ont-ils pas voulu du nouveau enfin, à tout prix, au risque de tomber dans le monstrueux? Ils ont oublié que la nature, source de toute poésie et de toute vérité, est éternellement belle et jeune, et qu'elle l'est toujours par les mêmes procédés; en psychologie comme en musique, on a créé un ordre de sentiments impossibles et faux; mais ces voies nouvelles sont abandonnées aussitôt qu'explorées; de là, une hésitation extrême, un vacillement perpétuel du but, des élans immodérés, des retours imprévus, et, au lieu de la jouissance, de l'émotion causées par les œuvres de Mozart, Haydn, etc., au lieu de leur sens clair et facile, les efforts d'esprit, l'attention laborieuse et sans cesse dépitée, les accidents névralgiques enfin, qui résultent de l'audition d'une œuvre telle que celle exécutée à l'un des derniers concerts du Conservatoire. Il s'agit d'un grand maître moderne, salué grand par la science, et cependant l'effet produit sur toutes les intelligences fatiguées, desséchées par la respectueuse, mais infructueuse recherche des intentions du compositeur, ne peut se comparer qu'à une marche prolongée dans un désert brûlant, et à travers des tourbillons de poussière sablonneuse et embrasée; mais quelle fraîche oasis était réservée aux voyageurs harassés! Un fragment d'un délicieux quatuor de Haydn a succédé à ce morceau; ce fragment figure dans le *Répertoire des morceaux d'ensemble*; il faut l'entendre, il faut surtout l'exécuter; rien n'est plus propre à former le goût que de voir d'un côté tant d'art et de savoir aboutir à la diffusion, tandis que de l'autre, la grandeur est atteinte d'un seul élan, à l'aide d'une simplicité de moyens qui touche à la naïveté.

M<sup>me</sup> EMMELINE RAYMOND.



## OEUVRE DU BON PASTEUR.

Déjà, Mesdemoiselles, nous avons recommandé à vos réflexions et à votre charité l'*œuvre du Bon-Pasteur*, œuvre de zèle et de moralisation, dont s'occupent avec une généreuse ardeur, une nombreuse congrégation d'admirables et saintes filles, et un prêtre aussi recommandable par ses lumières que par ses vertus. Une seconde fois nous venons solliciter votre pitié pour les pauvres jeunes filles abandonnées, exposées à tous les dangers, et demander à la jeune fille riche l'obole prélevée sur sa toilette et sur ses plaisirs, et qui servira à bâtir un asile où se réfugieront l'infortune, l'innocence et le repentir. Les Dames du *Bon-Pasteur* d'Angers ont trente maisons en France, dont une à Paris. Cette maison de Paris ne leur appartient pas; elles y sont en location, et n'ont jamais pu sortir d'un état de gêne intolérable, qu'explique la modicité de leurs ressources et le grand nombre d'admissions auquel leur charité est forcée de consentir. Pour venir en aide à ces religieuses, pour les mettre à même de fonder à Paris un grand établissement qui puisse offrir un asile à cinq ou six cents jeunes filles délaissées, il est un moyen que comprendra tout cœur chrétien qui sait le prix d'une âme sauvée du naufrage éternel.

Voici ce moyen : — Dans tous les temps, il s'est trouvé des personnes charitables qui, touchées des misères humaines, ont conçu la bonne et généreuse pensée de fonder des places dans les hospices pour les vieillards, les malades, les enfants abandonnés, et nos plus beaux établissements charitables doivent en partie leur accroissement à ces fondations particulières, inspirées par le zèle et la compassion.

Ne serait-il pas conforme aux principes de la religion, utile pour la morale publique, avantageux pour la société, de faire de semblables fondations dans ces *hôpitaux spirituels*, où de pauvres âmes en danger trouvent salut et résurrection ?

Et comme les religieuses cherchent à faire le bien, et non pas à s'enrichir, il se trouve, d'après leur calcul, qu'on peut fonder une place perpétuelle pour un enfant de dix ans et au-dessus, en déposant un capital représentant un intérêt à 5 p. 100 de 100 à 300 francs, soit un capital de 2 à 6,000 francs. Pour cette somme, une fois déposée, une famille disposerait à perpétuité d'une place pour une jeune fille en danger; de dix ans en dix ans (1) elle verrait se renouveler ses protégées, et par conséquent, s'étendre et se perpétuer ses bienfaits.

Et si les jeunes filles qui nous lisent, si les familles qui nous accordent leur bienveillante attention, ne peuvent pas disposer d'une somme relativement assez forte, qu'elles sachent bien que les moindres aumônes, les dons les plus légers seront accueillis avec gratitude; que le denier de la veuve et celui de la jeune fille sont grands aux yeux du Seigneur, et que donné pour Lui, à ses servantes, il peut produire un grand bien et attirer de grandes bénédictions. Une digne arrête les flots montants de la mer... Or, de quoi se compose une digue ? de grains de sable; et pourquoi nos grains de sable, à nous, n'arrêteraient-ils pas les flots de la misère et de la dégradation?... D'ailleurs, n'aidât-on qu'au salut d'une seule âme, par le sacrifice d'un ruban ou d'une broderie, quelle récompense ne peut-on pas attendre de Celui qui a promis qu'un verre d'eau, donné en son nom, ne demeurerait pas sans salaire ?

*Nota.* Pour plus amples renseignements, on peut s'adresser à M. l'abbé Viot, chanoine honoraire d'Alger, procureur de l'œuvre catholique du Bon-Pasteur, 127, rue du Bac, à Paris.

---

(1) Les jeunes filles entrent au Bon-Pasteur à l'âge de dix ans et en sortent à vingt et un ans.



## Economie Domestique.

*Côtelettes de mouton au riz.* — Faites un roux bien coloré, faites-y sauter six côtelettes de mouton ; ajoutez poivre , sel, échalottes hachées très-fin, thym, laurier, câpres, bouillon dégraissé. Laissez cuire doucement. Mettez à crever dans de l'eau deux hectogrammes de riz bien lavé ; lorsqu'il est crevé et cuit, ajoutez-y un peu de beurre. Arrangez vos côtelettes au fond d'un plat creux, la sauce par-dessus ; couvrez-les avec le riz, arrondi en voûte ; dorez la surface du riz avec un jaune d'œuf, faites cuire sous le four de campagne pendant une demi-heure.

*Soufflé de pain à la vanille.* — Faites bouillir un demi-litre de crème avec un bâton de vanille et du sucre, et quand la crème aura jeté trois ou quatre bouillons, retirez-la du feu ; trempez-y la mie d'un pain mollet d'une livre ; vous la laisserez jusqu'à ce qu'elle soit froide. Mettez la mie dans un linge blanc, pressez-la, mêlez à cette purée la vanille que vous aurez pilée au mortier, un morceau de beurre frais gros comme deux œufs, deux œufs entiers, quatre jaunes. Amalgamez bien, passez au tamis, fouettez les quatre blancs d'œufs qui vous restent ; mêlez-les à la préparation ; versez le soufflé dans un moule que vous mettrez à un four doux, ou sous le four de campagne. Servez tout de suite.

*Gâteau de pommes.* — Épluchez une douzaine de belles pommes, retirez-en les cœurs ; faites cuire avec sucre, cannelle et zeste de citron ; passez au tamis ; mettez cette purée dans une casserole avec une cuillerée à bouche de fécula de pommes de terre, trois hectogrammes de sucre, un de beurre frais ; faites dessécher en remuant toujours ; ajoutez six œufs entiers, le blanc battu en neige ; versez dans un moule ; faites cuire à un feu doux.

*Essence pour enlever les taches de graisse.* — Prenez une bouteille, versez dedans :

125 grammes d'essence de térébenthine, très-pure ;

31 grammes d'éther sulfurique ;

31 grammes d'esprit-de-vin à 40 degrés. Bouchez bien cette bouteille.

Lorsque vous voulez enlever une tache de graisse, vous prenez un torchon blanc, vous le pliez en deux et le placez sur une table ; sur ce torchon vous placez l'envers de l'étoffe où se trouve la tache ; vous faites un petit tampon de ouate, vous l'imbibez d'essence, vous en frottez la tache, puis vous la changez de place sur le torchon ; vous la frottez de nouveau avec de nouvelle essence, et après l'avoir encore changée de place vous la séchez en la frottant avec un linge fin.

Si la tache était ancienne, il faudrait d'abord la chauffer en passant légèrement dessus une cuillère d'argent dans laquelle vous mettrez un charbon allumé.

Quand le col de velours d'un habit et ses parements sont salis, vous les nettoyez de même, mais à l'endroit.

Quand votre chapeau de velours est terni, fané, vous le défaites, vous étendez l'un après l'autre chaque morceau, l'envers posé sur un torchon blanc : vous versez de l'essence dans une soucoupe, vous y trempez une brosse à ongles et vous mouillez entièrement chaque morceau, puis vous les frottez avec un linge fin, et les laissez sécher, étendus sur une table.

Par ce moyen, votre velours, non-seulement sera propre, brillant et ferme, mais sa couleur se trouvera ravivée, et quand l'odeur de l'essence aura disparu, vous pourrez donner, pour le refaire, votre chapeau à la marchande de modes.

*Remèdes contre les contusions, les foulures.*

— *Eau-de-vie camphrée.* — Faites fondre dans un litre d'eau-de-vie quatre gros de camphre ; vous en faites des lotions et vous y trempez des compresses pour les contusions et les foulures.

*Encaustique pour les parquets des appartements.* — Faites dissoudre dans quatre litres d'eau, que vous mettez sur le feu dans une terrine vernie, 125 grammes de tartre, 500 grammes de cire jaune, et 62 grammes de savon ; remuez avec un bâton ; lorsque le



tout est bien fondu, vous le laissez refroidir, puis vous l'étendez sur le parquet avec un gros pinceau. Il faut en été deux heures

pour sécher l'encaustique, trois heures en hiver, et on le fait reluire en le frottant avec une brosse rude.

## CORRESPONDANCE.

— Jette les yeux sur notre planche, et à la vue de ce *gigantesque déploiement*, tu comprendras que, sans te parler d'autre chose aujourd'hui — car le temps et l'espace pourraient nous faire défaut — je me hâte de t'expliquer nos modèles et nos travaux.

N° 1, Col mousquetaire, ainsi que tu me l'as demandé; il est de moyenne grandeur, j'espère que le dessin te plaira; tout au plumetis il serait délicieux; mélangé de broderie anglaise, il aura aussi son mérite; de toutes façons il demande peu d'ouvrage et produit beaucoup d'effet.

2, Dessin pour *blague à tabac*; il se fait sur velours, sur cuir, sur drap; tu peux choisir entre une soutache de soie ou de la soutache d'or; cette dernière est très-jolie sur du cuir gros vert, gros bleu ou mordoré; tu as encore le point de chaînette pour lequel il faudrait employer deux nuances de soie, et comme ce dessin le permet, tu ferais ta chaînette sur deux rangs. Tu sais, je pense, qu'il te faut trois morceaux comme celui-ci pour faire la *blague*, que ces trois morceaux une fois cousus ensemble, tu caches ton point par une ganse assortie à ta soutache ou à ta soie; si c'était, par exemple, de la soutache d'or, tu mettrais aussi une petite ganse d'or; après cela, tu la doubles de peau blanche, et tu fais dans le haut une petite coulisse dans laquelle tu passes un cordon qui laissera pendre un gland de chaque côté; on met aussi un gland dans le bas, mais alors beaucoup plus gros que ceux des côtés; si tu voulais placer un chiffre, il faudrait enlever le dessin qui entoure le vide du milieu.

3, Passe d'un petit bonnet de baptême; il doit être fait au plumetis et feston, ou bien feston, plumetis et broderie anglaise; ce bonnet est tellement petit que je n'ai pas osé te l'envoyer tout au point de rose, j'aurais

craint que pour une forme aussi mignonne ce genre de broderie ne fût bien lourd; si tout autour du feston, tu mets une petite valenciennne, il sera très-beau, et je ne doute pas que ta filleule ou ton filleul à venir ne se sente bien fier sous un tel bonnet.

4, Un des côtés des joues.

5, MANTEAU BASSOMPIERRE, réduit au dixième; ce patron va t'enlever toute incertitude, en te prouvant que les *formes talmas* se portent encore, et se portent plus que jamais; on a bien raison, car pour nous jeunes filles, je trouve que c'est un vêtement bien gracieux; la gravure d'aujourd'hui te montre l'effet de celui-ci: tu vois que le manteau Bassompierre est un peu plus court que notre ancien Talma; généralement on le porte en ne le relevant que d'un côté; ce manteau peut se faire soit en drap, soit en velours; il faut 2 mètres 20 centimètres de drap, et près de 6 mètres de velours; celui de la gravure est en velours noir, avec une bande de peluche de 12 centimètres de hauteur; cette peluche, d'un genre tout nouveau, n'a aucun rapport avec la vulgaire et antique peluche employée jusqu'aujourd'hui; celle-ci se reproduit, soit en écossais, soit en rayures ombrées, soit enfin en imitation de peau de tigre. Aussi, lorsqu'il s'agit encore d'orner ou des volants de robes, ou un manteau, ou bien une veste d'intérieur, réclame-t-on le concours de l'une de ces peluches, car selon l'heureuse combinaison des couleurs, cela aide à faire de charmantes toilettes; mais revenons à notre manteau *Bassompierre*: admettant que ton budget te permette de le faire en velours, et que la garniture de peluche ne te convienne pas, tu pourrais, ou la remplacer par un large galon, sur lequel seraient appliquées des marguerites de velours (la nervure de ces marguerites est indiquée par des tubes de jais) ou bien, tout



autour et sur le devant de ce manteau, broder au passé une grecque toute formée par des pois d'égale grandeur; cette garniture, selon nous, l'emporte sur toutes les autres, et tu aurais le mérite de la faire toi-même, si tu savais l'armer d'un peu de patience. J'aurais envoyé ce dessin à nos amies de la grande édition, si je n'avais pensé qu'elles pourraient toutes (du moins celles à qui cette idée plaira), faire faire ce dessin : pour bien l'appliquer elles bâtiront sur mousseline le patron du manteau, afin de pouvoir le mettre à la taille de chacune d'elles : ne pouvant envoyer qu'un dessin, nous aurions dû forcément le soumettre à une seule proportion. Ce patron de mousseline une fois bien ajusté, on le trace sur le velours par un fil sur tous les contours; au-dessus de ce fil, on dispose alors le dessin. Si je te donne cette explication, c'est que je dois te rappeler que tout ouvrage brodé au métier, ne peut recevoir sa forme qu'après complète exécution. Bien entendu qu'en adoptant ce genre d'ornement, tu n'ajouteras à ton manteau aucune autre garniture; du reste, je trouve qu'aujourd'hui les franges ou effilés se font tellement longs, qu'ils enlèvent souvent toute grâce à un manteau; d'autres fois ils disparaissent dans les plis de la robe; les franges-guipures remédiaient maintenant à cet inconvénient, mais c'est trop *luxueux* pour que je te conseille d'en faire l'essai; ce manteau Bassompierre serait également fort joli en drap, et quoique plus simple, il pourrait recevoir les trois garnitures dont je t'ai parlé plus haut; tu as aussi pour le drap, comme pour le velours, un nouveau ruban très-joli : c'est un ruban rayé en travers; l'une des raies est en satin, ou vert, ou gros bleu, ou violet, etc., et l'autre en velours noir le plus souvent; les raies sont d'égales grandeurs (3 centimètres); ce joli petit ornement se retrouve dans toutes les couleurs et dans toutes les grandeurs; enfin, une dernière garniture que je puis encore t'indiquer, est une large grecque de velours, ou noir, ou de couleur; pour moi, le noir a toutes mes sympathies.

6, Manche pagode pour petite fille; en ajoutant deux bouquets de chaque côté, ce dessin peut aussi te servir; les fleurs se font

au feston, et sont mélangées d'œillets; le bord est un feston feuille de rose.

7, Passe d'un bonnet; il peut se faire, ou tout en broderie anglaise, ou tout plumetis; en entremêlant ces deux broderies, il serait plus élégant et plus nouveau.

8, Fond du bonnet; le n° 12 t'en donne la garniture; je te conseille de border le feston par une petite valencienne; le fond doit toujours être en biais.

9, Dessin pour bas de pantalon, pour garniture de manches, ou pour petites vestes d'intérieur; ce dessin peut également se faire comme celui du bonnet; de plus, celui-ci a des roues.

10, Autre garniture : même destination et même broderie.

11, Entre-deux qui peut aller avec l'une et l'autre de ces deux garnitures.

12, Petite garniture qui va avec le bonnet des n°s 7 et 8; telle qu'elle est là, elle serait trop basse, il te faut donc laisser un peu d'étoffe unie.

13, 14, 15 et 16, Dos, petit côté, devant et manche d'un corsage à grandes basques découpées en festons ronds; ce corsage, qui se trouve sur la jeune femme de notre gravure, se garnit de plusieurs manières; la plus jolie est sans contredit celle déjà indiquée sur cette robe, et qui se compose de dentelles hautes de 4 centimètres, ruchées et posées sur plusieurs rangs. Dans chaque creux des dents on place un nœud, soit en ruban, soit en velours; cette garniture est bien jolie, vas-tu dire, mais elle me semble par cette masse de dentelles un peu élégante pour nous....

Tu peux remplacer les dentelles par un galon de fantaisie, un effilé ou un velours dont le genre varie à l'infini; plusieurs rangs de rubans à fil tiré, te rendraient aussi très-bien l'effet des dentelles, et pourtant ce serait plus simple. Si tu ornes seulement ce corsage par un galon ou par toute autre garniture posée à plat, tu devras alors laisser à tes nœuds, des bouts tombant très-bas; c'est jeune et gracieux; les manches seront décorées de la même manière; le devant de ce corsage est fermé jusqu'au cou; si tu le préférerais ouvert, rien de plus facile pour toi; mais je te dirai que les corsages



montants se font beaucoup, même pour les robes très-habillées.

17, Petite garniture pour pantalon, pour camisole, pour taie d'oreiller, etc., etc.; elle se fait au plumetis, feston et œillets, ou bien encore brodée à l'anglaise.

18, Entre-deux allant avec la manche du n° 6 et se faisant de la même manière.

19, Écusson-médailillon renfermant la lettre B; il se fait au plumetis riche, et il est composé aussi de petits festons, de cordonnets et de points de sable.

20, Écusson au plumetis fin.

21, Gasparine, feston feuille de rose ou plumetis.

22, Clarisse, plumetis, feston, œillets ou pois.

23, Palmyre, plumetis fendu.

24, A. R., feston feuille de rose.

25, B., tout au plumetis; on pourrait aussi mélanger plumetis et broderie anglaise.

26, Augustine, tout plumetis, ou bien festons et œillets.

27, REVERS DUCHESSE. Forme toute nouvelle, et dont le succès me paraît assuré; ce revers, comme tu peux en juger, descend jusqu'à la ceinture; on le fixe, soit par un nœud de ruban, soit par une broche; bien entendu que ce genre de col ou revers ne peut se mettre qu'avec les robes ouvertes; si tu m'en crois, tu l'adaptas à une guimpe comme les autres cols, de sorte que si ta robe est plus échancrée que tu ne le voudrais, tu pourras y remédier en avançant le col plus ou moins. Celui-ci doit être brodé au feston; si tu veux faire les petites feuilles au plumetis, il n'en sera que plus élégant.

28, Garniture pour manche ou *pagode*, ou *duchesse*, ou *brettonne*; cette garniture va avec le col que tu as reçu dans la IV<sup>e</sup> planche.

29, Col de petite fille. Tu dois le faire au plumetis, mélangé de broderie anglaise et feston feuille de rose; le plumetis de ce genre ne doit pas t'effrayer.

30, Garniture pour robe de baptême. Si je ne t'envoie pas cette garniture avec un dessin pour point de feston, c'est que celle-ci m'a semblé infiniment plus jolie et plus nouvelle. Tu disposeras ces garnitures en

forme de tablier, tu les sépareras par un entre-deux de valencienne. Dans le cas où, au contraire, tu préférerais faire ta robe tout en broderie, tu n'aurais, pour composer un entre-deux assorti à ta garniture, qu'à prendre dans cette garniture même, le dessin du milieu, formant des carreaux; en bordant chaque côté des carreaux d'un point jour, tu te trouveras avoir un magnifique entre-deux. Tes garnitures et tes entre-deux une fois posés en tablier, tu les encadres par une autre garniture qui ira en diminuant vers la ceinture; pour le corsage, tu feras de même; les revers de la petite berthe viendront rejoindre la garniture de la jupe. Sur les épaules, tu mettras de grands nœuds à bouts flottants; une ceinture formée par un large ruban aura aussi un nœud dont les longs bouts orneront le devant de la jupe; tu feras ce dessin plumetis et anglaise; je n'ose t'engager à le faire tout au plumetis, mais ce serait alors une robe digne de la solennité où elle doit figurer.

31, Dessin pour une *pelote plomb*. Exécute ce dessin sur du velours avec de la soie torse. Il est mélangé de soutaches qui le complètent parfaitement. Si tu trouves que tout cela soit trop d'ouvrage pour un tel objet, prends de la soutache en or, ou en soie, et, avec un petit dessin bien léger, tu pourras encore faire quelque chose de charmant; tu as aussi le point de chaînette qui, fait avec de la soie de différentes nuances, produit souvent un effet ravissant. Toutes ces broderies peuvent également se faire sur cachemire. On pourrait aussi faire ce travail en tapisserie sur fond en canevas de soie blanche ou noire.

32, Gilet pour homme. Tous ces petits points, qui sont dans l'intérieur des fleurs, t'indiquent les nœuds que tu as à faire.

33, Poche du gilet.

34, Col du gilet.

35, Bas de jupon. En remplaçant les œillets par des pois, ce dessin pourrait aussi servir pour volants de robe ou de mantelet.

36, Petite garniture : broderie anglaise et feston, pouvant être employée pour des manches pagodes, pour garniture de camisole, pour bonnets de nuit, pour bas de pantalon, etc., etc.



37, Autre garniture, mais celle-ci se fait tout au feston, et sur mousseline. Si tu voulais, pour la robe de baptême que tu vas faire, choisir de la mousseline au lieu de jaconas, cette garniture serait tout à fait ce qu'il te faut. Comme entre-deux, celui du n° 18 serait en harmonie de dessin avec la garniture.

38, Clotilde, tout au feston ou bien encore feston et pois.

39, Agnès point de rose.

40, Écusson avec le nom de Mathilde; l'un et l'autre se font au plumetis.

41, Idalie, plumetis facile ou feston.

42, Henry, plumetis facile ou feston.

43, G. G. gothique, plumetis ou feston.

44, V. G. anglaise, plumetis ou feston.

45, G. V., feston et œillets ou pois.

46, S. R. anglaise ou bien plumetis et roues.

47, R., plumetis.

Ici finit la petite édition.

48, Patron de grandeur naturelle du manteau *Bassompierre* dont je t'ai donné les détails plus haut.

49, Moitié du dos du corsage à basques qui se trouve sur la gravure, et duquel je t'ai également désigné les différentes garnitures.

50, Petit côté du corsage.

51, Devant du corsage.

52, Manche : l'entaille qui est dans le bas t'indique la position de l'ouverture.

53, Dessous de lampe en laine et au crochet, avec feuilles de vigne et grappes de raisins; il me semble t'entendre dire : deux mois de suite un dessous de lampe, pourquoi cela? — Pourquoi? parce que d'abord ce dessous de lampe m'a semblé bien nouveau, bien joli, bien facile et surtout bien vite fait, et je n'ai point oublié que le jour de l'an approche, époque à laquelle le temps et les idées ne répondent pas toujours à toute notre ambition; et puis cet ouvrage a, de plus, le mérite d'une utilité actuelle.

Le rond qui sert de plateau se fait au crochet plein; il se commence comme tous les ronds ordinaires, c'est-à-dire en montant 4 ou 5 mailles que l'on augmente toujours; seulement pour que ce rond ait beaucoup de fermeté, tu dois faire ton

crochet sur une grosse ganse blanche, ou pour mieux dire sur une petite ficelle : il aura 22 centimètres de diamètre et sera fait avec de la laine de Saxe de cinq fils, couleur vert d'eau; ensuite, il faut, au bord du rond, faire une petite dentelle avec de la laine, même qualité, mais d'un vert bien plus foncé. Premier tour de cette dentelle : 1 maille simple, 1 maille en l'air, 1 bride, 1 maille en l'air, 1 double bride, 1 maille en l'air, 1 triple bride, 1 maille en l'air, 1 double bride, 1 maille en l'air, 1 bride, 1 maille en l'air, 1 maille simple et recommencer toujours.

Le second tour se fait avec de la laine noire, lamée en argent, cette laine d'un genre tout nouveau et qui se retrouve dans toutes les nuances, nous aidera à faire de charmants petits ouvrages. Le magasin de la *Religieuse*, toujours un des premiers lorsqu'il s'agit de s'emparer d'une heureuse invention, a déjà prouvé, par les jolies choses qui y sont étalées, combien cette laine pourrait avoir de succès.

Ce tour est aussi très-facile, il faut seulement faire une maille simple entre chaque bride de laine verte; quand tu seras à la maille simple, tu placeras ton crochet dans la maille du plateau, de cette façon le feston est mieux marqué; maintenant, pour les feuilles de vignes que l'on pose sur le plateau, ainsi que le dessin te l'indique, prends de la laine pareille à celle de la dentelle, monte 15 mailles chaînettes, que tu joins comme si tu voulais faire un rond, ensuite 7 mailles chaînettes, que l'on pique dans la cinquième du rond; répéter trois fois.

3<sup>e</sup> TOUR. Faire huit brides sur chacun des petits ronds précédents.

4<sup>e</sup> TOUR. 1 maille simple prise entre les brides précédentes qui séparent chaque rond, 1 bride dans la maille suivante, 2 brides dans la suivante, 2 doublés brides dans la suivante, 2 doubles brides dans la suivante, 2 doubles brides dans la suivante, puis 2 brides dans la suivante, 1 bride dans la dernière, et 1 maille simple entre les brides du tour précédent, et recommencer.

Le 5<sup>e</sup> ET DERNIER TOUR se fait, comme pour la dentelle, avec de la laine noire lamée argent. Il se compose de mailles simples prises entre les brides du dernier rang, seu-



lement, arrivée à la maille simple, il faut prendre par-dessus et entre les triples brides du milieu. Cette feuille, une fois finie, se fixe sur le plateau à l'aide de trois points très-longes faits avec la laine lamée; ces trois points désignent en même temps les nervures de la feuille; pour former la tige, il faut encore de la laine noire, que l'on tourne un peu en zigzag; chaque tige retient deux feuilles, et du milieu part une grappe de raisin composée de huit grains qui se font au crochet plein avec de la laine violette de trois tons différents; il y a donc plusieurs grains de chaque nuance; les plus foncés se mettent du côté de la tige. On commence par 3 mailles chaînettes que l'on joint et l'on tourne autour jusqu'à ce que l'on ait la circonférence de 18 mailles; alors on met dans ce petit rond une boule faite avec du coton en cardé, et une fois enveloppée par le rond de crochet, on l'arrondit de façon à ce qu'elle ressemble au grain que l'on veut imiter; après ce grain, un autre et ainsi de suite jusqu'à la fin des cinq grappes qui te sont nécessaires pour faire ton dessous. Pour placer tes feuilles et tes grappes de raisins, consulte le croquis de la planche; bien entendu que tu peux faire cet ouvrage dans toutes les nuances; pour toi si habituée au crochet celui-ci te paraîtra un jeu. Comme fourniture voilà ce qu'il te faut pour les deux dessins :

|                                   |    |
|-----------------------------------|----|
| Laine vert clair. . . . .         | 80 |
| Id. vert foncé. . . . .           | 60 |
| Laine lamée noire. . . . .        | 2  |
| Ganse blanche ou ficelle. . . . . | 50 |
| Laine violette. . . . .           | 40 |

fr. 4 30

54, Col dans les dimensions aimées par toi, je veux dire qu'il est de moyenne grandeur; il peut se faire soit au plumetis, soit en mélangeant cette broderie avec la broderie anglaise; si tu voulais faire avec ce dessin un col ravissant, tu pourrais remplacer le plumetis par le point de plume, ce dernier s'y prête admirablement puisque ce point s'emploie plus particulièrement pour les feuilles; tu dois toujours commencer le point de plume par le côté droit, le

dirigeant de manière à le pencher assez sensiblement de la nervure du centre au bord, pour former comme les barbes d'une plume. Une fois le premier côté terminé, on retourne l'ouvrage afin que le second côté de la feuille soit pareil au premier, et que l'aspect de la feuille puisse vous représenter une plume en miniature.

55, Modèle de canezou. Cette mode si gracieuse va, à ce qu'il paraît, continuer cet hiver, et nous pourrions, dans les petites soirées, mettre un corsage blanc avec une jupe de couleur claire, ce qui constitue tout de suite une petite toilette très-élégante quoique simple. On portera encore des canezous de dentelles noires; ceci ne nous regarde pas, vas-tu dire; mais je sais qu'il nous faut aussi songer un peu à nos charmantes amies qui ont déjà le titre de *Madame*. Un de ces canezous m'a paru très-joli: c'est celui que tu vois sur la planche, le fond était en tulle grenadine, des velours noirs étaient posés en long, recouvrant le corsage en entier; ces velours étaient entourés d'une petite dentelle un peu plus large que le doigt: cette dentelle, arrivée au bas du velours, retournait en faisant la coquille et reposait sur un nœud de velours attendant à la bande de velours posée en long. Cet été on avait fait ainsi quelques mantelets; les corsages sont plats, à basques, et les manches sont faites dans le même style. Ce genre de corsage peut se faire, soit en dentelle blanche, soit en broderie, remplaçant alors les velours par des entre-deux brodés; on pourrait aussi sous les entre-deux, soit de dentelle blanche, soit de mousseline brodée, passer un ruban de couleur claire et assortie à la jupe. Ce dernier genre pourrait, je crois, nous être permis.

56, Entre-deux dessin *queue de paon*; il se fait à l'anglaise avec roues et plumetis; il peut servir pour poignets de manches, brandebourgs de robes d'enfants, etc.

57, Entre-deux plumetis fin.

58, Autre entre-deux broderie anglaise.

59, Garniture anglaise allant avec cet entre-deux; l'un et l'autre, pouvant servir, pour manches bretonnes et manches *duchesse*.

60, Large entre-deux pour broderie an-



glaise. Cet entre-deux peut être employé pour devant de camisole, pour devant de peignoirs et pour devant de guimpe.

61, Garniture au plumetis pour manches pagodes, pour cols, etc.; les jours te sont indiqués; comment se font ces jours? m'as-tu demandé. Je vais essayer de t'en expliquer deux ou trois, et en y mettant toutes les deux de la bonne volonté, peut-être nous comprendrons-nous.

Le point ture et le point d'échelle bordent ordinairement les mouchoirs et les entre-deux; ils se font aussi très-souvent dans l'intérieur des fleurs, seulement alors les fils ne sont point tirés; pour faire un point ture autour d'un mouchoir, il faut d'abord tirer les fils, ensuite on en réunit quelques-uns sur l'aiguille et on les serre par trois ou quatre points, ayant soin pour que le jour reste bien net de tirer les points tout à fait près du bord; ensuite, on place l'aiguille au milieu de ce petit amas de fils, et l'on fait un cordonnet à la moitié qui se trouve devant soi; une fois ce cordonnet terminé, on prend encore une même quantité de fils que l'on joint par quelques points à la branche que l'on vient de cordonner, et qui prend alors la forme d'un triangle; après quoi, on recommence encore jusqu'à la fin de l'ouvrage. Le même nombre de fils et l'égalité des points: voilà pour ce genre de jours, la chose la plus importante. Le point d'échelle se fait dans le même genre; seulement au lieu de placer tes fils dans différents sens, tu dois, après en avoir réuni quelques-uns sur ton aiguille, les fixer près du bord comme au point ture; après, tu rejettes ton fil par-dessus ta branche, et tu fais tout à fait en face, encore deux ou trois points; enfin tu remontes ta branche en la cordonnant; pour aller de cette branche à celle que tu vas exécuter, tu dois faire deux ou trois points; ceci fini, tu cordonnes les deux côtés avec un coton très-fin. Maintenant, si tu me réponds que tu as compris, je recommencerais avec un nouveau plaisir, et t'expliquerais les jours qui te sont nécessaires pour ta garniture; mais ce sera plus difficile, je dois t'en avertir.

62, Dessin d'une bourse algérienne ayant, comme tu le vois, la forme d'une

poire; cette bourse, de forme toute nouvelle, se fait au crochet, avec trois couleurs de soie: celle que j'ai vue était noire, cerise et fil d'or; le fond est du crochet plein et se fait sur une petite ganse appelée *guipure*; c'est à peu près ce que je viens de te dire pour le dessous de lampe. Tu commences premièrement un rond avec la soie noire; lorsqu'il est grand comme une pièce de un franc, il faut faire une petite guirlande en soie cerise dont le dessin forme comme une petite dent: je livre ce dessin à ton imagination, il faut seulement que cette guirlande une fois finie, la circonférence n'ait pas plus de 5 centimètres de diamètre; à partir de là on n'augmente plus et l'on fait un dessin or sur fond noir, un losange, par exemple, dans le genre de ce que tu vois sur le dessin de notre planche; arrange-toi pour qu'il n'ait pas plus de 2 centimètres et demi, fais ensuite deux rangs tout noirs, et après tu commenceras le sac qui se fait alors au crochet à jours; il se compose d'une barrette, d'une maille en l'air, d'une barrette, d'une maille en l'air, et ainsi de suite; le second tour se fait de même, seulement tu dois faire la barrette sur la maille en l'air du tour précédent; quand tu en auras fait 10 rangs, tu borderas le sac par une petite dentelle cerise et or, dentelle que l'on fait ainsi: 2 barrettes (barrette ou bride c'est la même chose) dans la même maille, 3 en l'air, 2 barrettes dans la même maille, ce qui te fait 4 barrettes dans une seule maille, puis 2 barrettes que l'on prend à 4 mailles de distance, encore 2 barrettes dans cette même maille, et recommencer tous les jours.

Le 2<sup>e</sup> tour se fait avec du fil d'or au crochet plein, maille dans maille; entre les barrettes qui doivent être au-dessus des trois mailles noires qui forment le sac, il faut prendre par-dessous la maille pour bien former le feston. Pour les anses il suffit de faire sur la guipure 4 rangs de crochet avec la soie noire: ensuite on les plie, on les coud et on les entortille de deux petits cordons, l'un cerise, l'autre or; pour ces cordons tu montes plusieurs mailles-chainettes tout comme si tu commençais un ouvrage au crochet; lorsque tu as la lon-



gueur qu'il te faut, tu l'arrêtes et commences ton opération. Quand tu auras cousu tes anses, tu feras au-dessus de la bourse, à l'endroit où commence le sac, tu feras, dis-je une petite dentelle pareille à celle qui se trouve dans le haut; seulement celle-ci aura 2 rangs, un qui montera et l'autre qui descendra, après quoi tu décoreras le bas de tes anses par une espèce de petite cocarde qui se fait au crochet plein et qui doit avoir la largeur d'une pièce de 20 centimes; le fond est noir entouré de deux rangs cerise, et le cerise est enfin bordé d'un rang or légèrement ondé; ensuite tu passeras un cordon dans le haut du sac qui sert de coulisse, ce cordon a un petit gland à chaque extrémité. Cette bourse est charmante ainsi, et le serait également avec un autre mélange de couleurs.

Il faut pour la faire :

|                      |    |
|----------------------|----|
| Soie noire. . . . .  | 75 |
| Id. cerise. . . . .  | 1  |
| Or. . . . .          | 1  |
| Ganse et glands. . . | 75 |

fr. 3 50

63, Écusson composé de roses et d'ananas; il se fait au plumetis fin, avec mélange de point de sable et de jours; ici les jours que je t'ai expliqués pourraient être essayés.

64, Entre-deux broderie anglaise et plumetis ou festons.

65, Magnifique garniture pour manches pagodes, châle de mousseline, etc., plumetis riche et jours.

67, Écusson; cette feuille d'acanthé doit être faite au plumetis avec œillets ou pois.

67, E. L. plumetis; les fleurs pourraient se faire au point de plumés.

Nous voici enfin arrivées au dernier numéro de cette immense planche, et malgré tout ce qu'elle a exigé d'explications, je me sentrais toute prête à recommencer si tu voulais bien donner ton attention à tout ce que je pourrais te raconter sur une merveille sans nom; c'est la chose la plus extraordinaire, la plus curieuse, la plus intéressante, la plus gracieuse, la plus utile, la plus tout ce que tu voudras! C'est enfin, le tricot sans aiguilles! mais aujourd'hui le

temps et le papier me manquent à la fois; et puis que diraient nos deux charmantes jeunes femmes si nous ne nous occupions pas un peu d'elles? Je prends donc la gravure : la robe de la jeune fille est en tafetas noir, les volants sont de deux couleurs comme tu vois; cette mode paraît vouloir s'établir, elle est jeune, et suivant l'harmonie des couleurs, cela peut être fort joli; sur chacun des volants on trouve deux raies satinées tressées dans l'étoffe; ces raies peuvent être remplacées par des velours, ou par tout autre ornement; ainsi, si tu avais deux robes de couleur différentes mais pouvant s'accorder, ce serait une heureuse manière de les utiliser, alors tu placerais au bord de chaque volant une petite décoration de ton invention : on peut aussi les faire déchiquetées et frappées, ou déchiquetées seulement; lorsque les ondulations sont gracieuses, c'est distingué et simple. Le corsage de cette robe est donc noir, avec des ornements noirs et bleus; manches bouillons avec semé de pois; petit col montant; le manteau est le manteau Basompierre dont je t'ai donné la description; quant au chapeau, c'est à mon avis ce que l'on peut inventer de plus élégant pour jeunes filles; il est en satin à coulisses, trois bandes de cygnes sont placées à égales distances; les nœuds sont en satin, le dessous est composé d'une demi-guirlande de roses qui vient rejoindre des touffes de tulle tuyauté. La toilette de la jeune femme trouve une partie de son explication dans ce que je t'ai dit sur le corsage; son chapeau est en satin : au bord de la passe est une dentelle qui renverse sur une bande de velours, et sous ce velours s'échappe une autre dentelle se renversant aussi et couvrant une partie de la passe; sur le fond de la calotte se trouve un rond de velours, entouré d'une haute dentelle; dans le bas, cette dentelle cache à peu près tout le bavolet, et celle du haut renverse sur le rond; un nœud de velours est posé sur le milieu de la passe; dessous de chèvrefeuille. Adieu, bon courage, si tu veux te convaincre par toi-même que tous les ouvrages de cette planche tiennent ce qu'ils promettent. Adieu donc, et à bientôt : que ne puis-je dire à demain ! ce qui



me console, c'est que d'ici au jour où je dois t'écrire, je ne cesserai pas de m'occuper de toi.

J'allais oublier notre Rébus : Cette dame nonchalamment étendue sur son divan et

ne s'occupant ni de sa lecture, ni de sa broderie, est l'*oisiveté*, elle est la *mère de tous* ces affreux garnements qui l'entourent et sont les *vices*.

E. E.

### ÉPHÉMÉRIDES.

LE 31 OCTOBRE 287. — MARTYRE DE SAINT QUENTIN.

Saint Quentin naquit à Rome, sous les empereurs Dioclétien et Maximilien Hercule; il était fils du sénateur Senon, et fut envoyé dans les Gaules pour y prêcher l'Évangile. Ayant pénétré jusqu'à la ville d'Amiens, Riccius Varus, alors préfet du prétoire, donna ordre de l'arrêter. On l'amena plusieurs fois devant lui, et chaque fois il le fit tourmenter cruellement pour le faire renoncer à sa foi; mais comme il persista à confesser Jésus-Christ, on le perça de broches, de clous, puis on lui trancha la tête le 31 octobre 287, et on le jeta dans la Somme. Son corps ayant été rapporté dans

la ville d'*Auguste*, capitale du Vermandois, on l'enterra sur une montagne, non loin du lieu où il avait été retrouvé.

Plus tard, de nombreux miracles s'étant opérés en cet endroit, saint Eloi, évêque de Noyon, découvrit le corps de saint Quentin et le fit déposer dans l'église de Noyon, derrière l'autel; enfin, on le transporta dans la grande église d'*Auguste*. Cette ville, qui avait été détruite par les barbares, dut son rétablissement à sa dévotion pour la mémoire de ce saint, et par reconnaissance, les habitants changèrent le nom d'*Auguste* en celui de *Saint-Quentin*.

### RÉBUS.



Paris. — Imprimerie de Mme V<sup>e</sup> Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.